

ÈVE, ^{B.}

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR M. LÉON GOZLAN.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE-
FRANÇAIS, LE 4 NOVEMBRE 1843.



BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIM.-LIBR.-ÉDITEUR,

46, RUE DES PIERRES.

—
1844

PERSONNAGES.

LE MARQUIS DE KERMARE.
LE DUC DE KERMARE, père du Marquis de Kermare.
DANIEL, père d'Ève.
LE VICOMTE DE ROSAMBERG.
LE COMTE D'APREMIRE.
RÉNÉ.
TABOUREAU.
LE CHEVALIER DE GONDRIEN.
LE CAPITAINE MONTBRUN.
JOSEPH, messager de la ville.
SIMON, domestique de Daniel.
TOBY, autre domestique de Daniel.
MONTREUIL, valet du Marquis de Kermare.
ÈVE.
CAPRICE, esclave favorite du Marquis de Kermare.
QUAKERS, QUAKERESSES.
OFFICIERS DE MARINE
ESCLAVES.

ACTEURS.

MM. FIRMIN.
LIEUX.
GUYON.
BAINDEAU.
MIRSCOUC.
MICHAU.
JOANNIS.
LARA.
LEMOUX.
MARIUS.
RICHÉ.
ROBERT.
MATHIEU.
Mmes PLESSY.
MÉLINGUE.

ÈVE.

ACTE I.

Le théâtre représente l'intérieur d'une maison de quakers, simple, blanche et propre. Portes latérales, porte au fond. Pour tous meubles des bancs de bois, des sièges de chêne; un rouet placé à la gauche du spectateur, Du même côté, une croisée qui donne sur le jardin.

Au lever du rideau, Toby, vêtu en quaker, lit dans une grande Bible, posée et ouverte sur un vaste pupitre. Autour de lui sont rangées de jeunes quakeresses qui écoutent dans la plus profonde attention. La scène est à Philadelphie.

SCÈNE I.

TOBY, SIMON, QUAKERESSE.

TOBY, lisant dans la Bible.

- « La femme forte est plus précieuse que ce qui s'apporte de l'extrémité du monde.
- « Le cœur de son mari met sa confiance en elle.
- « Elle se lève lorsqu'il est encore nuit et ses doigts prennent le fuseau.
- « Elle a donné une ceinture au Cananéen.
- « La grace est trompeuse, et la beauté est vaine. La femme qui craint le Seigneur est celle qui sera louée... »

Haut et fermant le livre.

Allez, mes sœurs, et imitez la femme que le livre saint vous donne pour modèle. Des soins importants ont empêché Daniel, notre chef bien-aimé, de faire lui-même cette instruction, mais si l'une de vous a besoin de ses conseils, elle le trouvera ici, prêt à l'écouter, à l'heure où il rendra la justice...

Les Quakeresses sortent.

SCENE II.

TOBY, SIMON.

TOBY.

Tu le vois, Simon, à peine arrivé, tu es initié à nos usages et tu deviens serviteur de la maison de Daniel, le chef des quakers, le premier magistrat de Philadelphie.

SIMON.

Que je suis content d'être accepté ! Je vais donc occuper votre place, mon oncle ?

TOBY.

Défais-toi, mon ami, de la mauvaise habitude de dire vous dans le pays où tu es.

SIMON.

J'aurai quelque difficulté, je t'avoue, mon oncle, à me plier à ce langage, moi qui viens de Londres où il n'est pas permis de tutoyer même les chiens de chasse de nos seigneurs. Ah ! ça, mon oncle, puisque je vais te remplacer auprès de Daniel, dis-moi donc ce que j'aurai à faire dans sa maison, où j'ai été si généreusement reçu. Serai-je son premier valet de chambre ?

TOBY.

Les quakers, mon ami, n'ont pas de valet de chambre.

SIMON.

Je serai alors son cocher ?

TOBY.

Les quakers vont toujours à pied.

SIMON.

Mais alors, de quelle manière serai-je son domestique ?

TOBY.

Tu l'aideras dans ses fatigues.

SIMON.

Allons ! je vois que je serai plus particulièrement

le cuisinier de Daniel, car je présume que les quakers mangent, s'ils ne vont pas en voiture. Quelle cuisine préfère monsieur Daniel? L'italienne, ou française?

TOBY.

Les quakers ne se nourrissent presque que de légumes et ne boivent guère que de leau.

SIMON.

Plaisanterie!

TOBY.

Ne parle pas ainsi, frère. Si Daniel t'entendait, il croirait que tu n'as pas sincèrement renoncé aux vices du monde que tu as quitté, et que tu n'es pas encore bon quaker dans le cœur.

SIMON.

Daniel me jugerait mal. Il m'a accueilli quand je suis descendu en Amérique, il vient de me donner un emploi dans sa maison; je lui serai reconnaissant toute ma vie. D'ailleurs, il a l'air si bon, qu'on l'aime avant de le reconnaître.

TOBY.

Et quand on le connaît, on l'aime davantage. Indulgent pour les autres, sévère pour lui et pour les siens, juste pour tous, tel est Daniel. Le magistrat seul est inflexible.

SIMON.

Dis-moi, mon oncle, est-il quaker de naissance?

TOBY.

La curiosité est un grand vice parmi nous.

SIMON.

Pardon... il me sera permis du moins de m'informer de la cause de cette tristesse qui m'a frappé en lui dès le premier jour.

TOBY.

Daniel est triste de n'avoir pas sa fille auprès de lui.

EVE.**SIMON.**

Il a donc une fille?...

TOBY.

Jenne, douce, belle, aimée... C'est la plus belle et la plus aimée. Depuis plus de trois mois, elle est partie, et jamais son absence n'avait duré aussi longtemps.

SIMON.

Et où va-t-elle, dans ces temps de troubles, quand elle quitte ainsi la maison de son père?

TOBY.

Nul de nous ne le sait, pas même moi, vieux serviteur de la maison. Tout-à-coup elle abandonne ses travaux, elle part et nous restons un mois, souvent même deux mois sans la revoir; et au moment où elle n'est pas attendue, elle reparait au milieu de nous.

SIMON.

Et son père ne sait pas quand elle doit revenir?

TOBY.

Pas même son père. Depuis deux mois il se rend tous les jours à la porte de Philadelphie et il l'attend. Voilà pourquoi aujourd'hui encore il m'a laissé le soin de faire la prière à sa place, car cette absence prolongée l'inquiète... Mais, le voici, c'est lui... c'est Daniel.

SCÈNE III.**LES MÊMES, DANIEL.****TOBY.**

Eh bien! quelles nouvelles?

DANIEL.

Mauvaises. La route qui mène à Philadelphie est déserte, et les Anglais ont le dessus dans la province de Jersey. La lutte est désespérée entre eux et les Américains. D'un instant à l'autre nous pouvons apprendre la défaite de nos frères les indépendans. Phi-

Philadelphia est dans l'attente ; attente d'autant plus pénible que la tempête de la nuit dernière, qui a redoublé ce matin, empêche toute communication du dehors avec Philadelphia. J'ai voulu sortir par une des portes de la ville pour aller au-devant de ma fille, le vent m'a renversé ; j'ai essayé alors de me jeter dans une barque pour descendre le fleuve afin de la rencontrer si elle est revenue par la mer ; impossible ! J'eusse été brisé. S'il était arrivé quelque malheur à ma fille, à mon Eve bien-aimée... Oh ! comment savoir...

LE MESSENGER DE LA VILLE, au dehors.

Daniel ! Daniel !

DANIEL.

Cette voix !... c'est celle du messenger de la ville.

TOBY.

Il accourt suivi de plusieurs de nos frères.

DANIEL, à part.

Que vient-il m'annoncer ?

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE MESSENGER, QUAKERS.

LE MESSENGER.

Victoire ! victoire !

DANIEL, à part.

Je respire... je vais avoir des nouvelles de ma fille...
(Haut.) Mais parle, dis-nous ce qui s'est passé. Écoutez, vous autres, écoutez...

LE MESSENGER.

Trois mille hommes de troupes royales anglaises disputaient aux insurgés, depuis dix jours et dix nuits, l'occupation de la province de Jersey. Les insurgés succombaient sous le poids de la fatigue. Ces trois mille Anglais couvraient les hauteurs d'un défilé terrible. A tout prix, il fallait pourtant les chasser de cette position, ou c'en était fait du Jersey. Six fois les braves

Américains avaient tenté l'attaque ; six fois ils avaient été repoussés. Ils allaient abandonner le champ de bataille aux Anglais, leur livrer le Jersey, lorsqu'a paru au milieu d'eux la jeune fille inspirée qu'ils appellent *l'étoile du matin* !

DANIEL, à part.

Oh ! enfin... (*Haut.*) Poursuis !

LE MESSAGEUR.

Elle était vêtue de sa longue robe blanche, elle montait son cheval blanc. A son front étincelait l'étoile qui lui a valu le surnom qu'elle porte. Elle a passé au front de l'armée américaine dont les lignes étaient brisées par les boulets de canon. Le désordre s'est arrêté. Sa présence a été un commandement de vaincre ou de mourir. A la tête des soldats battus, repoussés, elle a commencé à gravir avec eux un amas de rochers d'où pleuvait la mitraille. Elle était la première, elle chantait le Seigneur.

DANIEL, à part.

Ma fille va donc revenir !... (*Haut.*) Mais achève ! achève...

LE MESSAGEUR.

A sa voix, les soldats ont retrouvé leur énergie ; les ennemis, qui ne s'attendaient pas à les voir revenir, ont plié, laissant leurs drapeaux, leurs canons, fuyant devant cet ange exterminateur qui a disparu aussitôt au milieu des cris de la victoire et de la fumée de la bataille. Voilà, Daniel, ce que moi, Joseph, messageur de la ville, j'avais à te dire à toi, notre premier magistrat.

SCÈNE V.

LES MÊMES ; EVE, vêtue en quakeresse.

EVE.

Où est Daniel, où est mon père ?

DANIEL.

Ah ! la voilà ! Ma fille !... (*A sa fille.*) Comme je t'at-

tendais!... (*Aux Quakers.*) Mes frères, la cause de nos amis triomphe. Que n'a-t-elle pu triompher sans effusion de sang! Allez, répandez-vous dans la ville, annoncez à tous la victoire. Dans quelques instans l'heure où je rends la justice sonnera. Que ceux qui ont à la réclamer se présentent; je la leur ferai bonne et prompte. Allez!...

Les Quakers s'en vont.

SCENE VI.

ÈVE, DANIEL.

DANIEL.

Viens encore dans mes bras.

ÈVE.

Pardonne-moi, mon père, pour ne t'avoir pas obéi.

DANIEL.

Tu n'as pas été blessée?

ÈVE.

Les balles m'ont épargnée cette fois comme toujours. J'ai passé au milieu d'elles sans même les entendre.

DANIEL.

Tu me mettras donc toujours en peine? Ève, tu m'avais pourtant bien promis...

ÈVE.

Je sais que c'est mal, mais une voix plus forte que la tienne m'appelait. Je l'évitai sans cesse, je l'entendais toujours; elle me suivait au milieu de mes travaux, elle me disait tout bas: abandonne la ferme de ton père, n'entends-tu pas le canon? n'entends-tu pas les gémissemens de tes frères les Américains qui expirent sous les pieds des chevaux, dans le feu de la mitraille? Je priais alors, je priais vite, très-vite, mais la voix mystérieuse traversait, dominait ma prière. Si je m'endormais, cette voix me parlait dans mes rêves, elle

m'éveillait. Il a fallu enfin lui obéir. Je suis partie sans oser te revoir, sans te dire adieu. Tu vois qu'elle venait du ciel, cette voix, puisqu'elle ne m'a pas trompée.

DANIEL.

Puisse cette voix ne plus se faire entendre à ton oreille! Si une balle l'atteignait, c'est la vie de ton père, le sais-tu? qui serait frappée. Ève! j'ai besoin que tu demeures près de moi, que tu ne me quittes plus; je n'ai plus ta mère, et je t'aime tant!

ÈVE.

Rassure-toi, Daniel; demain je reprendrai mes travaux. Tu seras content de moi.

DANIEL.

Tu ne les abandonneras plus... Promets-le moi... Tu hésites?... Rêverais-tu encore de nouveaux dangers? Dieu saura faire triompher sans toi la cause du juste.

ÈVE.

Pourquoi m'appelle-t-il?

DANIEL.

Si ces appels que tu crois entendre n'étaient qu'un rêve de ton imagination exaltée?

ÈVE.

Souviens-toi de Jeanne d'Arc, à qui cette voix parla.

DANIEL.

Jeanne d'Arc mourut sur un échafaud anglais.

ÈVE.

Mais la France fut libre.

DANIEL.

Tu m'effraies.

ÈVE.

Écoute-moi, Daniel, et tu verras que ma mission n'est pas finie.

DANIEL.

Parle...

ÈVE.

Dans mes courses, je me suis approchée des frontières du Canada, que l'insurrection américaine n'a pas encore franchies. Beaucoup de nos frères malheureux, car ils sont en très-grand nombre à Québec, des quakers comme nous, sortaient chaque jour de cette contrée, et chassés par la persécution, venaient chercher un asile sur les terres déjà conquises par les indépendans. Je les interrogeais, et ils me racontaient en pleurant qu'ils fuyaient devant les persécuteurs de notre foi, devant un homme surtout qui les tourmentait sans relâche, cruel, avide de supplices, sans pitié, sans remords...

DANIEL.

Son nom ? sais-tu son nom ?

ÈVE.

C'est un bien grand nom. C'est celui de l'ancien gouverneur de Québec.

DANIEL.

L'ancien gouverneur de Québec ? un Français ?

ÈVE.

Oui, un Français, le vieux duc de Kermare, enfin.

DANIEL.

Le duc de Kermare !

ÈVE.

Voilà le nom du bourreau de nos frères.

DANIEL.

On t'a trompée. Le duc de Kermare ! Je ne veux pas y croire. Lui ! la plus loyale épée, la plus ferme parole, la plus noble figure de gentilhomme ! lui qui a mérité par sa glorieuse défaite de Québec, plus glorieuse qu'une victoire, d'être surnommé par ses ennemis

même le grand vaincu ! C'est impossible ! Et quand ce serait lui, qu'espères-tu ?

EVE.

J'espère que le jour viendra où les indépendans marcheront sur le Canada. Alors, si cette voix d'en haut m'appelle à la tête des armées, alors je partirai non-seulement pour aller défendre la liberté de mon pays, mais pour délivrer les quakers, mes frères. J'irai où la gloire m'appellera, fût-ce celle du martyr.

DANIEL.

Enfant, reste près de moi. Le calme est bon ici. Pourquoi ces pensées ambitieuses ? Elles ne sont pas faites pour nous, pour toi, surtout, si facile à exalter. Laisse ton cœur dans mes mains ; j'empêcherai qu'il n'aille demander à la gloire un bonheur qu'il ne doit attendre que de la vertu la plus pure. Défie-toi de l'orgueil.

EVE.

Moi, de l'orgueil !

DANIEL.

Tu étais partie fille simple et modeste.

EVE.

Et je reviens, mon père, comme j'étais partie.

DANIEL.

C'est bien.

EVE.

Alors, mon père, veux-tu me donner la bénédiction du retour ?

DANIEL.

C'est moi qui te demande la tienne. Ce n'est point le nombre des années qui fait la sainteté devant Dieu, c'est la simplicité du cœur unie à la majesté du génie. Enfant bénie du Seigneur, bénis ton père ! Mais voici l'heure où je dois rendre la justice à nos frères. Que le père fasse place au magistrat.

SCENE VII.

DANIEL, ÈVE, SIMON, TOBY, FOULE DE QUAKERS et DE QUAKERESSES, tous gardent le chapeau sur la tête.

DANIEL, debout, près d'un siège de bois placé au milieu de la pièce.

Seigneur, je vais rendre la justice en ton nom. Si je m'égare, ramène-moi ; si je suis juste, sois béni.

Tom et Will, deux frères, s'avancent.

DANIEL, s'asseyant.

De quoi vous plaignez-vous ?

TOM.

Je suis l'aîné.

WILL.

Je suis son frère.

DANIEL.

Un procès entre deux frères !

TOM.

Notre mère est vieille, elle est infirme. Moi, l'aîné de ses deux fils, je veux qu'elle reste près de moi, ici, à Philadelphie. Mon frère que voilà, me dispute ce droit.

WILL.

Je suis le plus jeune, il est vrai, mais je prétends disputer à mon frère le droit qu'il réclame. Si j'habite Thornton, à cinquante lieues de Philadelphie, ma mère y est née ; cela ne me donne-t-il pas le droit d'avoir ma mère dans ma maison ?

DANIEL.

Et qu'a dit votre mère ?

TOM.

Qu'elle habiterait six mois chez l'un et six mois chez l'autre.

DANIEL.

Pourquoi n'avez-vous pas accepté cet arrangement ?...

(Les deux frères se taisent.) Je devine. Enfans, vous ferez comme veut votre mère. Elle passera six mois chez toi, Tom, et six mois chez toi, Will; et nos concitoyens vos frères paieront les frais du voyage qu'elle sera obligée de faire pour se rendre de Philadelphie à Thornton, et de Thornton à Philadelphie...

Les deux frères s'embrassent.

SIMON.

Dans ce pays, les huissiers ne doivent pas faire fortune...

Un vieillard s'avance.

DANIEL.

Que veut ce vieillard ?

TOBY.

La fille de son fils a outrageusement manqué à l'honneur conjugal.

DANIEL.

Il connaît la loi, loi terrible!... *(Ouvrant l'armoire placée près de lui et y prenant un voile noir.)* La tête couverte de ce voile noir, la coupable sera chassée de la ville...

TOBY, au vieillard.

Tu n'as plus de fille...

Une jeune fille sortant de la foule.

DANIEL.

Apprie-toi sur le bras de celle-ci, elle te servira de fille...

Un homme habillé en marin se présente.

DANIEL.

On t'accuse ; es-tu coupable ?

LE MARIN.

Je l'ignore.

DANIEL.

Cette nuit, au milieu de l'orage épouvantable qu'il a fait, tu as entendu gronder le canon dans le loin-

tain. Sur les côtes de la mer un navire périssait. Tu es marino, et tu n'as pas couru à son secours.

LE MARIN.

J'ai cru reconnaître le pavillon anglais.

DANIEL.

Ce que tu as fait est mal. Tu es jeune dans notre loi. Connais-la mieux. Le péril fait tous les hommes frères. Il fallait nous appeler; nous aurions couru au rivage. Mais il est encore temps peut-être... Va, cours avec nos frères secourir ces malheureux ou leur donner une tombe...

Ils vont pour sortir: Rosamberg entre.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE VICOMTE DE ROSAMBERG.

LE VICOMTE.

C'est inutile. Le naufragé, c'était moi, un Français. Je n'ai pas encore besoin de tombe, comme vous voyez.

DANIEL.

Ton vaisseau a péri.

LE VICOMTE.

Il n'a péri que mes deux compagnons... (*A part.*)
Il me semble toujours les avoir derrière moi.

DANIEL.

Mais ces coups de canon...

LE VICOMTE.

Deux mots, et vous saurez tout. Je suis, ou plutôt j'étais passager à bord de la frégate française la *Conquérante*, qui est chargée de plusieurs missions sur les côtes de l'Amérique septentrionale avant de se rendre à Québec, sa dernière destination. Or, hier au soir, l'air était doux, la mer belle, des alcyons volaient près de l'eau. Si je chassais aux alcyons? me dis-je. Aussitôt je descends dans la chaloupe avec mes deux compa-

gnons... (*Le Vicomte se retourne comme pour voir s'ils ne seraient pas près de lui.*) et je tire au large ; je chasse, je chasse longtemps. Mais voilà qu'un brouillard tombe, s'épaissit. Cela devient une belle et bonne tempête. Je m'abandonne au sort. Il fait bien les choses : il soulève ma chaloupe et la jette contre les rochers qui bordent la plage. Mes compagnons disparaissent... (*Le Vicomte se retourne encore.*) et moi, je suis lancé sur le rivage et demeure presque enfoui dans le sable. Enfin, j'étais sauvé par miracle. Les coups de canon que vous avez entendus portaient sans doute de la frégate qui m'appelait. Au jour, quand j'ai pu voir la mer, je n'ai vu que la mer... La frégate avait continué sa route. Maintenant, voudriez-vous avoir la bonté de me dire où je suis ?

DANIEL.

En Pensylvanie.

LE VICOMTE.

Je m'en doutais ! Et dans quelle ville, je vous prie ?

DANIEL.

A Philadelphie.

LE VICOMTE.

C'est charmant ! Je suis donc...

ÈVE, *assise devant son rouet et filant.*

Chez les quakers.

LE VICOMTE.

La divine personne !

ÈVE.

Qu'as-tu donc, mon frère ?

LE VICOMTE.

Mademoiselle, j'ai vu les salons de Paris et de Versailles, les fêtes de Trianon ; j'ai vu les dernières soirées du duc de Richelieu, et jamais, dans ces réunions des plus charmantes femmes de l'Europe, je n'en ai

rencontré une seule qui fût digne de vous être comparée... Mais qui êtes-vous donc ?

ÈVE.

Je suis une servante du Seigneur.

LE VICOMTE.

Me voilà bien avancé.

DANIEL.

Elle est ma fille.

LE VICOMTE.

C'est différent... (*A part.*) Cela ne m'en dit pas davantage.

DANIEL.

Mais tu dois avoir besoin de repos, et si tu veux me suivre...

SIMON.

Je crois que monseigneur a surtout besoin de prendre quelque chose.

LE VICOMTE.

Ce garçon a raison : un naufrage donne singulièrement de l'appétit. Y a-t-il des hôtels ici ?

TOBY.

Reste chez nous, frère ; notre table sera la tienne.

TOM.

Ma maison l'appartient.

LE VICOMTE.

Voyons, je ne puis déjeuner chez tout le monde à la fois ; je ne puis même déjeuner chez aucun de vous. J'allais proposer un repas de corps, afin de ne pas faire de jaloux, lorsque je me suis souvenu fort à propos, car sans mon naufrage je ne m'en serais jamais souvenu, que je dois ma première visite et par conséquent mon premier déjeuner à l'habitant auquel je suis chargé de remettre ces dépêches de la part de mon gouvernement... (*Le Vicomte de Rosamberg lit.*)

« A monsieur Daniel, quaker, premier magistrat de Philadelphie. »

DANIEL.

C'est moi.

LE VICOMTE.

Vous! Comme ça se trouve!... En ce cas, éloignez tout ce monde. Vous aurez sans doute quelque réponse confidentielle à me faire.

DANIEL.

Mes amis, laissez-nous. Toi, Ève, et toi, Simon, allez préparer le repas de notre hôte...

LE VICOMTE, à Ève.

Sans adieu, adorable quakeresse, car je ne puis partir sans vous revoir; je resterais plutôt toute ma vie ici.

ÈVE.

Adieu, mon frère...

Tous sortent, excepté Daniel et Rosenberg.

SCENE IX.

DANIEL, LE VICOMTE DE ROSAMBERG.

DANIEL.

Nous sommes seuls.

LE VICOMTE.

Voici mes dépêches.

DANIEL.

Que peut me vouloir ton gouvernement?

LE VICOMTE.

Je l'ignore absolument. C'est le côté grave de ma mission. Je suis seulement chargé de transmettre la réponse sans connaître la demande. J'ai déjà la moitié de la confiance de mon pays.

DANIEL.

Voyons donc ce qu'on m'écrit..

Il lit.

LE VICOMTE, à part.

Quelle délicieuse personne ! Si par cette croisée... Justement elle traverse le jardin... Que de grâce ! que de charmes !...

DANIEL, à part et après avoir lu.

Eh quoi ! malgré mon changement de nom, d'existence, ils m'ont découvert dans mon obscurité... Ah ! c'est Franklin qui leur a appris... Quoi qu'il en soit, c'est impossible !... Mais ce jeune homme ignore-t-il réellement, comme il le dit, le nom de celui à qui il s'adresse ? Je vais le savoir... (*Haut.*) Tu es donc le vicomte de Rosamberg ?

LE VICOMTE.

Je vois qu'on vous en a plus appris sur mon compte qu'on ne m'en a appris sur le vôtre.

DANIEL.

Et tu viens en Amérique pour te battre dans les rangs des insurgés ?

LE VICOMTE.

C'est une vraie rage chez nos jeunes gentilhommes français d'aller offrir leur épée aux Américains. L'indépendance est à la mode, comme la Monaco. Suivre le torrent, c'eût été faire comme tout le monde. Je ne fais jamais comme tout le monde, moi. Je viens en Amérique pour un motif que vous ne devineriez jamais, et pour cela je me rends d'abord à Québec.

DANIEL.

A Québec !

LE VICOMTE.

Oui, cette ville qui est la plus originale du monde. C'est Paris et le pôle arctique, c'est Versailles et la chute du Niagara. On passe du salon aux forêts vierges. Les duchesses y coudoient les esclaves, les gentilhommes chassent à l'ours blanc et les antropophages sont poudrés à la maréchale. C'est du moins

ce que m'écrit mon cousin, le comte d'Apremire. Vous avez dû entendre parler du comte d'Apremire ?

DANIEL.

Non.

LE VICOMTE.

Ah ! c'est étonnant...

DANIEL, *à part.*

Mais enfin, quel est son projet ?

LE VICOMTE.

Car le comte d'Apremire, mon cousin, est l'ami, le compagnon de plaisirs et de fêtes du fameux, du célèbre, du terrible, du magnifique, du prodigieux seigneur de Kermare, qui habite Québec.

DANIEL.

Celui-là, je le connais.

LE VICOMTE.

Il ne manquerait plus que vous ne le connaissiez pas, quand on ne parle que de lui à Paris, à Versailles, à Fontainebleau, partout où il existe un salon, une femme, une intrigue, une épée ; quand on ne parle que de ses duels, de sa prodigalité, de son luxe, de ses chiens, de ses chevaux, de ses maîtresses, de ses amours. Enfin, l'adresse, le goût, l'esprit, le courage, le sang-froid, l'ont choisi pour le terme le plus haut de comparaison à la cour de France, qui est elle-même hors de toute comparaison.

DANIEL.

Je ne connais pas cet homme-là. Je connais seulement celui qui porte le même nom, et qui fut autrefois gouverneur de Québec.

LE VICOMTE.

Je vous parle de son fils, le marquis Acton de Kermare...

DANIEL, *à part.*

Oh ! je devins, maintenant ! C'est lui, sans doute,

qu'on a désigné à ma fille... (*Haut.*) Mais ne parle-t-on pas aussi du père de ce fameux marquis de Kermare?

LE VICOMTE.

Vous savez qu'à Paris on s'occupe peu des pères. S'il est connu, c'est pour l'entêtement qu'il a mis à prétendre que sa femme, une femme plus jeune que lui de trente bonnes années au moins, vécut bourgeoisement, honnêtement, près de lui et pour lui. Comme si les oiseaux vivaient avec les ours. Il est arrivé ce qui arrive toujours en pareil cas... ils ont rompu. Ils sont séparés de corps et d'ennui.

DANIEL.

Seul avec un tel fils !

LE VICOMTE.

Mais il n'est pas avec son fils, il n'est avec personne; il vit dans la solitude. Quant à madame la duchesse, depuis qu'elle a quitté le vieux duc, elle va passer joyeusement tous ses hivers en France où elle est née. Cet hiver encore, elle était à Paris; elle faisait les délices de la cour. J'ai eu l'honneur de danser avec elle à Versailles. Maintenant elle est à Montréal, à soixante lieues seulement de ce qu'elle aime le plus après elle, c'est-à-dire son fils, le marquis Acton de Kermare, et qu'elle a raison d'aimer, car son fils est sa parfaite image : fier, violent, superbe, voluptueux comme elle.

DANIEL.

Mais enfin, quel est ton projet en allant à Québec ?

LE VICOMTE.

Le voici. Cet homme dont on ne peut se lasser de parler, cet homme qui monte à cheval comme le prince de Nasseau, qui joue à tous les jeux avec le bonheur du prince de Ligne, qui aime avec le succès du marquis de Boufflers, qui tue avec l'exquise courtoisie du chevalier de Saint-Georges, cet homme...

DANIEL.

Eh bien ?

LE VICOMTE.

Eh bien ! je viens exprès en Amérique, je vais à Québec pour lui enlever sa maîtresse et me battre avec lui.

DANIEL.

Quoi ! c'est pour un pareil motif !...

LE VICOMTE.

Étonnés, éblouis, incrédules devant tant de prodiges réunis en un seul homme, car les choses en sont venues au point qu'il n'est pas une femme à Paris qui ne rêve du célèbre marquis de Kermare, nos jeunes seigneurs ont voulu, avant d'accepter une supériorité si inouïe, qu'elle fût constatée par le témoignage d'un des leurs. Nous nous sommes réunis, et, après avoir mis nos noms dans une urne, nous avons tiré au sort le nom de celui qui irait à Québec essayer de séduire la maîtresse du marquis de Kermare : car c'est séduire et non enlever que j'ai voulu dire ; les gens comme nous se font enlever, mais n'enlèvent pas, et obtenir de cette manière ou d'une autre l'honneur de se mesurer avec lui. Versailles se devait cette épreuve. Le sort m'a favorisé ; mon nom est sorti de l'urne. Et jugez si c'est heureux pour tout le monde, au pistolet, je couvre un sequin à cinquante pas ; à l'épée, j'ai toujours eu la belle avec Saint-Georges.

DANIEL.

Et le roi Louis XVI, si sensé, si juste, a permis ce voyage ?

LE VICOMTE.

Je n'ai été prendre congé de sa majesté qu'après avoir fait courir le bruit dans les salons que j'allais combattre avec les Américains. Oui, je me suis rendu à Versailles au petit lever. J'attendais dans une pièce

attendant au salon des ministres le moment d'être admis auprès du roi. Ceci pourra vous intéresser. En attendant, j'écoutais ce qui se disait à côté. Un de vos compatriotes, M. Franklin... (*Daniel s'incline.*) disait au ministre : — Les insurgés américains ont pour eux le courage, la résignation, mais il leur manque un général. — Connaissez-vous un bon général qu'on puisse leur conseiller de mettre à leur tête? disait le ministre à monsieur Franklin. — J'en connais un, répondit-il ; c'est un des plus rares génies militaires de son siècle.

DANIEL.

Franklin !... j'en étais sûr.

LE VICOMTE.

Au milieu de leurs propos, le roi est entré au conseil, et alors, à mon grand regret, la conversation s'est continuée à voix basse. Enfin, on m'a introduit auprès de sa majesté, qui a daigné me donner sa main à baiser. Je me retirais quand le ministre, m'arrêtant dans l'antichambre, me pria, puisque je me rendais en Amérique, de me charger de ces dépêches à l'adresse de monsieur Daniel, quaker, résidant à Philadelphie. Voilà comment il se fait que j'é suis chargé par la France de deux missions. J'ai rempli la première, j'accomplirai aussi fidèlement la seconde. Ne nous occupons que de celle-là.

DANIEL.

Insensé! qui parles froidement d'aller jouer ta vie contre celle d'un frère!

LE VICOMTE.

Je connais là-dessus un chapitre fort éloquent de Jean-Jacques Rousseau. Votre réponse, s'il vous plait, aux dépêches du ministre?

DANIEL.

Mais ton existence n'est donc utile à personne, pour que tu l'exposes ainsi?

LE VICOMTE.

Excepté mes chevaux, mes chiens et mes créanciers, je ne vois pas à qui elle pourrait être utile. Votre réponse...

DANIEL.

Mais le sang d'un homme...

LE VICOMTE.

C'est la troisième fois que j'ai l'honneur de vous demander votre réponse.

DANIEL.

Tu diras au ministre de France que les plantations de Daniel ont réussi, et que ses maïs sont en plein rapport.

LE VICOMTE.

C'est très-facile. Voilà donc ce qu'on appelle une mission diplomatique? Je n'ai plus qu'à me rendre à Québec.

DANIEL.

Puisque tu persistes à aller à Québec, veux-tu que je te donne un bon conseil?

LE VICOMTE.

Je vous préviens, mon hôte, que je ne pourrai jamais vous le rendre.

DANIEL.

Dis à ces jeunes seigneurs français, au milieu desquels tu vas te trouver à Québec, de rompre avec le vice et de s'arrêter dans leurs cruautés, sinon...

LE VICOMTE.

Sinon, je leur dirai de votre part qu'ils seront punis dans le ciel, n'est-ce pas?

DANIEL.

Non! mais qu'ils seront durement et infailliblement punis sur la terre, chez eux, dans leurs palais.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ÈVE, SIMON.

ÈVE.

Le déjeuner t'attend, mon frère; viens goûter aux fruits que j'ai cueillis pour toi dans notre jardin.

LE VICOMTE.

Cueillis par vous, charmante, ils seront délicieux...
(*A part.*) J'aurais autant aimé un quartier de chevreuil...

Ici on entend du bruit au dehors.

DANIEL.

Quels sont ces cris? ce tumulte si près de la maison?...

ÈVE, *à la croisée.*

Un groupe de nos frères entre dans la cour. Le vieux Toby les précède.

DANIEL, *à Rosamberg.*

Pardon, mon hôte.

LE VICOMTE.

Ne vous gênez pas. A vos affaires, moi aux miennes; je vais déjeuner.

DANIEL.

Simon, accompagne notre ami.

LE VICOMTE, *à Simon.*

Vieux! bâtons-nous; je veux la voir encore.

Il sort avec Simon; au même instant Toby entre très-agité.

TOBY, *du fond du théâtre.*

Daniel! Daniel!

DANIEL.

Qu'as-tu, mon vieux Toby? comme tu es ému!

TOBY.

Épuisé de fatigues et de souffrances, un de nos frères arrive de Québec. Il est là.

DANIEL.

Dis-lui d'entrer.

TOBY.

Il n'a pas eu la force d'entrer; il a fléchi sur le seuil de la porte en laissant tomber ce papier de sa main défaillante.

ÈVE prend rapidement le papier des mains de Toby et lit.

« Moi, Acton de Kermare... » (*Ève levant les yeux au ciel.*); Acton de Kermare! qu'allons-nous apprendre? (*Elle reprend.*) « Moi, Acton de Kermare, j'ai, pour mon plaisir, fait torturer le porteur du présent écrit, et l'ai ensuite renvoyé parmi les quakers, ses semblables, afin qu'ils puissent juger de quelle manière je traite ceux qui viennent prêcher au Canada que nous sommes tous frères sur la terre, que Dieu n'a point créé d'esclaves, que nous devons vivre avec sobriété, n'avoir ni maîtresses, ni chevaux, ni voitures, etc., et autres sottises; en foi de quoi j'ai signé pour servir en tant que de besoin sera.

« MARQUIS ACTON DE KERMARE. »

Et bien! mon père, avais-je raison?

DANIEL.

Non! car ce n'est pas le duc de Kermare, le grand vaincu, qui est coupable; c'est son fils, son horrible fils, le marquis Acton de Kermare. Oh! tout ceci finira.... Mais nos soins à cet homme, d'abord. Venez! venez!

Daniel et tous les Quakers s'en vont.

SCÈNE XI.

ÈVE, seule.

Ce Kermare est donc impitoyable? Et personne, personne pour nous venger de lui. Dieu bon! nous abandonneras-tu? Fais un signe et je le comprendrai, et j'obéis, mon Dieu! à la voix intérieure qui me parle en ce moment, à la main invisible qui me pousse. Mais

mon père ! Il faut choisir entre le ciel et mon père. Que dois-je faire ?... (*Ève, apercevant la Bible.*) La Bible ! Ah !... (*Ève ouvre au hasard la Bible.*) Judith ! C'est un avis du ciel ! Je pars ; adieu, ma maison, adieu, mon père ; adieu peut-être pour toujours !... (*Elle ouvre le tiroir de la table où est posé la Bible ; elle en sort un portrait.*) Le portrait de ma mère avec moi. Que le bon Daniel sache du moins que je suis partie... (*Elle renverse le rouet et remet le manteau et le chapeau qu'elle avait quittés en entrant.*) J'entends sa voix ! Le courage m'abandonne, mais le ciel m'appelle ! Mon cœur à toi, mon père ! ma vie à toi qui la demandes, mon Dieu !

SCENE XIII.

DANIEL, DES OFFICIERS DE MARINE.

UN OFFICIER.

N'avez-vous pas entendu des coups de canon, cette nuit ?

DANIEL.

Je les ai entendus.

L'OFFICIER.

Un de nos passagers, le vicomte de Rosamberg, a été jeté cette nuit sur vos côtes. Nous le cherchons ; serait-il ici ?

LE VICOMTE, *entrant.*

Parbleu ! s'il est ici ; je sors de déjeuner.

L'OFFICIER.

Cher vicomte, nous te croyions perdu.

LE VICOMTE.

Je vous remercie ; voilà mes débris.

L'OFFICIER.

Et tes deux compagnons, sais-tu leur sort ?

LE VICOMTE.

Silence !

L'OFFICIER.

Ils sont sauvés.

LE VICOMTE.

Sauvés ! la mer même n'a pas voulu d'eux.

L'OFFICIER.

Nous les avons trouvés accrochés tous deux au mât de la chaloupe.

LE VICOMTE.

Fatalité !

L'OFFICIER.

Mais en route, en route donc ; le vaisseau est en panne et le vent souffle du bon côté.

LE VICOMTE.

Encore un instant... (*A Daniel.*) Et où est votre fille ? que je fasse mes adieux à l'ange de l'hospitalité, à cette merveille de beauté, de fraîcheur et de jeunesse. Ah ! messieurs, si vous la voyiez !... (*A Daniel.*) Mais où donc est-elle ?

DANIEL.

Tu me vois inquiet... je ne sais, je l'avais laissée ici... Que vois-je ? ce rouet renversé ! Elle a repris ses habits de voyage ! ma fille est partie !

LE VICOMTE.

L'oiseau s'est envolé... c'est fait pour moi..., moi qui espérais le baiser d'adieu.

L'OFFICIER.

Viens donc, Rosamberg.

LE VICOMTE.

C'était l'image de celle que j'ai rêvée... Adieu, mon hôte.

DANIEL.

Adieu, frère...

Le vicomte de Rosamberg et les Officiers de marine s'en vont.

SCENE XIII.

DANIEL, *seul.*

Partie! où donc est-elle allée, cette fois? Pas de guerre en Pensylvanie... Où peut-elle être? Cette Bible ouverte... l'histoire de Judith... Ah! tout se dévoile pour moi à présent!...

Simon paraissant.

SCENE XIV.

DANIEL, SIMON.

DANIEL.

Simon! Simon!

SIMON.

Comme tu trembles!

DANIEL.

Nous allons partir.

SIMON.

Oui.

DANIEL.

Nous allons bien loin, au Canada, à Québec.

SIMON.

Je suis prêt.

DANIEL.

Arrivé à Québec, tu l'attacheras avec moi à la personne, aux pàs du marquis Acton de Kermare. Entends-tu?

SIMON.

Je ferai ainsi que tu le dis.

DANIEL.

Et si un poignard se lève sur lui, tu arrêteras le coup.

SIMON.

Ce marquis de Kermare est donc ton bienfaiteur?

DANIEL.

C'est notre plus féroce ennemi.

SIMON.

Mais qui doit le frapper?

DANIEL.

Ma fille!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La scène est à Québec, en 1776. Le théâtre représente un jardin des colonies. Les personnages peuvent également entrer et sortir par des coulisses de verdure placées des deux côtés et fermées par des arbres pliés en voûtes, cédres, tulipiers, acacias. Le fond du théâtre est la ville de Québec. A la gauche du spectateur est une table couverte des débris d'un riche déjeuner, pâtés, liqueurs, gibiers, etc. Autour des convives on voit, au lever du rideau, des jeunes femmes occupées à les servir. A la droite du spectateur s'avance un pavillon qui laisse pressentir le voisinage d'une riche habitation : trois marches. Il va faire jour. Tout le décor est dominé par le ciel d'une tente. Un immense rideau, qu'on peut laisser tomber pittoresquement, sert à couper en deux la tente. Il est relevé avec grace pendant tout l'acte.

SCENE I.

LE COMTE D'APREMIRE, LE CHEVALIER DE GONDRIN,
LE CAPITAINE MONTBRUN, JEUNES SEIGNEURS.

LE COMTE.

Le meilleur vin, c'est le Chypre.

LE CHEVALIER.

C'est le Bourgogne.

LE CAPITAINE.

C'est le Bordeaux.

LE COMTE.

Après tout, le meilleur vin est celui qu'on boit en bonne compagnie, à la barbe des vainqueurs.

LE CAPITAINE.

D'Apremire a raison.

LE COMTE.

Convendez-en , c'est bon d'être vaincu. Voyez , lorsqu'ils étaient les maîtres du Canada, nos pères se défendaient nuit et jour contre les Algonquins , les Hurons , les Peaux-Rouges et les Anglais. Ils sont enfin obligés de rendre la colonie aux Anglais, et, depuis ce moment, plus de souci , plus de fatigue pour nous : le vainqueur se charge de repousser les sauvages en nous laissant en paix jouir de nos revenus. Mais , asseyez-vous, messieurs.

LE CHEVALIER.

Rien de pressé , en effet. Nous ne sommes à table que depuis hier ; et nous ne partirons guère que dans une heure et demie pour notre fameuse chasse.

LE CAPITAINE.

De la discrétion, messieurs.

LE CHEVALIER.

Remettons-nous à table. N'ayons pas la faiblesse d'imiter le duc de Kermare, le père de notre hôte.

LE COMTE.

Croirait-on que , depuis des années, depuis la mémorable prise de Québec, le vieux duc de Kermare n'est pas sorti une seule fois de son palais ? A quoi bon ? Pour se faire appeler le grand vaincu ?

LE CHEVALIER.

Et pour perdre le peu de raison que lui avaient laissée l'âge et les blessures. Ses lueurs de bon sens n'apparaissent plus que de loin en loin. Mais quel est ce bruit ?

LE CAPITAINE.

Rien Un esclave qui tombe de fatigue.

LE COMTE.

Parbleu ! qu'ils aillent en voiture ! nous y allons bien, nous !... (*D'Aprémire va s'étendre de nouveau sur le fauteuil où il était d'abord, et il déplie un journal qu'un Esclave vient de lui remettre. À peine l'a-t-il parcouru, il dit :*) Messieurs, écoutez !

LE CHEVALIER.

Laisse-nous donc tranquilles !

LE CAPITAINE.

Que tiens-tu là ?

LE COMTE.

La Gazette de Québec. Écoutez ! vous dis-je... (*Il lit.*)
 « L'insurrection américaine fait tous les jours des
 « progrès. Jusqu'ici New-York n'y avait pris aucune
 « part; hier les marins de cette ville se sont révoltés. »

LE CAPITAINE.

Et le motif ?

LE COMTE.

« L'Angleterre, ayant voulu doubler les droits sur
 « les vins, les marins du quartier de la douane ont
 « pris les armes. »

LE CHEVALIER.

On les pendra.

LE COMTE, *continuant à lire.*

« Ils ont pendu le chef de la douane. »

LE CAPITAINE.

C'est plus gai.

LE CHEVALIER.

Ne contient-elle rien de plus amusant, ton intéressante Gazette de Québec ?

LE COMTE, *parcourant la gazette.*

Attendez !... Mais, oui !... Une bonne nouvelle, messieurs.

LE CHEVALIER.

Sachons-la donc.

LE COMTE *lit.*

« Parmi les Français arrivés le mois dernier, et qui
 « viennent en Amérique pour prendre du service dans
 « les armées de l'indépendance, on remarque le jeune
 « vicomte Armand de Rosamberg. »

LE CHEVALIER.

C'est mon cousin.

LE COMTE.

C'est le mien aussi, s'il vous platt. Un roué de plus
 qui nous arrive ! Vivat !... (*Lisant.*) « Il est d'abord
 « descendu en Pensylvanie, de là il est remonté à
 « Boston. On dit qu'avant d'offrir ses services à l'ar-
 « mée indépendante, il se rend à Québec pour y voir
 « quelques-uns de ses parens. » Messieurs, il faut lui
 « faire honneur. Songez-y, il arrive de Versailles.

LE CHEVALIER.

Notre beau cousin sera content de nous.

MONTREUIL, *annonçant.*

Un jeune seigneur débarquant à l'instant même à
 Québec demande monsieur le marquis Acton de Ker-
 mare.

LE COMTE.

Qu'on l'introduise... (*L'Esclave sort.*) Nous repré-
 sentons assez bien le marquis de Kernare pour le sup-
 pléer...

Le vicomte de Rosamberg paraît.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE VICOMTE DE ROSAMBERG.

LE VICOMTE.

Une orgie ! Mon cousin d'Apremire doit être ici.

LE COMTE.

Le vicomte de Rosamberg ?

LE VICOMTE.

Lui-même.

LE COMTE.

Mon cousin , que je vous embrasse.

LE VICOMTE.

J'arrive de France sur la frégate *la Conquérante*.

LE COMTE.

Est-ce ainsi qu'on s'habille maintenant ?

LE VICOMTE.

Oui. Est-ce à votre goût ?

LE CHEVALIER.

C'est ravissant. Je vous prierai, monsieur le vicomte, de poser dix minutes devant mon tailleur.

LE VICOMTE.

Volontiers. Votre avis sur cette odeur ?

LE COMTE.

Céleste.

LE VICOMTE.

Je l'ai inventée.

LE COMTE.

Qu'y a-t-il de nouveau en France ?

LE VICOMTE.

Tout. Mais ne suis-je pas chez monsieur le marquis de Kermare ?

LE COMTE.

Vous y êtes.

LE VICOMTE.

Il n'est donc pas chez lui ?

LE COMTE.

Obligé de partir hier soir pour aller châtier ceux de ses esclaves qui ont eu la fantaisie de se révolter, il devait revenir cette nuit même, mais son absence s'étant prolongée, nous nous sommes vus forcés nous-mêmes, par politesse, de prolonger le souper jusqu'à ce matin. Maintenant il ne peut tarder.

LE VICOMTE.

Mon désir de le voir est grand. Mais que je ne trou-

ble pas plus longtemps votre souper ou votre déjeuner.

LE COMTE.

Vous ne dérangerez rien du tout ici. Vous n'avez qu'à regarder autour de vous. Que nous apportez-vous de nouveau, de rare, beau cousin ?

LE VICOMTE.

Je vous le donne en mille pour le deviner :

LE COMTE.

Dites-nous-le tout de suite. Que nous apportez-vous de Paris ?

LE VICOMTE.

Des créanciers. Vous supposez sans peine que j'ai des dettes, et vous m'estimez assez pour croire qu'elles ne sont pas petites.

LE COMTE.

Nous vous connaissons de réputation.

LE VICOMTE.

Parmi mes créanciers de Paris, deux surtout, mon bijoutier et mon carrossier, ne me quittaient pas plus que mon ombre. J'avais trois ombres.

LE COMTE.

Que voulaient-ils ?

LE VICOMTE.

Je vous le demande. Ils épiaient le moment où je serais majeur, afin de m'obliger les premiers à souscrire pour cent soixante mille livres de lettres de change qui, sans cette condition de majorité, n'auraient été d'aucune valeur dans leurs mains. Ils ont ma parole d'honneur qu'à ma majorité je le leur souscrirai ; car, si nous autres gentilshommes nous ne payons pas, nous devons toujours avoir l'intention de payer. Allais-je passer quelques jours à Versailles à la suite de la cour, je les voyais derrière moi affectant d'herboriser. Si je me rendais dans les terres de mon père, ils se logeaient dans le village voisin au fond de

quelque auberge, prêts, à l'heure de ma majorité qui approche, à se présenter devant moi avant tout autre créancier. Enfin, je quitte Paris, je pars. Ma chaise de poste s'arrête au Havre, où m'attendait le vaisseau qui m'a conduit ici. Que vois-je en traversant les quais du Havre ?

LE COMTE.

Vos deux créanciers ?

LE VICOMTE.

J'eus le mal de mer. Poli avec eux, j'offre de leur montrer dans tous ses détails le vaisseau d'un de mes parens, vice-amiral, que je suis venu saluer avant son départ pour l'Amérique. La proposition est acceptée. Mes deux créanciers montent sur le vaisseau, et tandis que je leur en fais admirer l'élégance et la solidité, mon ami, le capitaine, ordonne sans bruit de lever l'ancre. Les voiles tombent, on appareille. Le vent était bon, voilà mes deux créanciers en pleine mer.

LE COMTE.

Admirable ! Et vous ne les avez pas débarqués deux cents lieues plus loin, dans quelque île éloignée ?

LE CHEVALIER.

Oui, et ils auraient peuplé.

LE VICOMTE.

Débarqués ! Je les ai parbleu ! bien conduits ici tous les deux, m'en faisant suivre partout où j'ai relâché ; d'abord aux îles Canaries, où j'ai été arrêté un mois entier par les charmes d'une Espagnole qui portait un poignard à la jarretière, afin de défendre... sa jarretière. Ensuite, je les ai embarqués tous les deux et les ai fait naufrager avec moi, sur les côtes de la Pensylvanie, il y a quarante jours environ. Mais ils n'ont pas voulu périr. Cela a été pour eux un naufrage d'agrément. Sauvé moi-même de ce naufrage, je remonte à bord et j'ai le plaisir de retrouver mes

deux créanciers. Je me les attache de nouveau, car je ne dois pas oublier de vous dire que mes deux créanciers n'ayant pas dix livres dans leurs poches au moment de leur enlèvement, je les ai généreusement pris à mon service. L'un, le bijoutier, est devenu mon valet de chambre, l'autre, le carrossier, est devenu mon coiffeur. Et les voilà. Tenez...

Réné et Taboureau entrent, l'un portant la valise du vicomte de Rosamberg, l'autre sa boîte à peignes.

SCÈNE III.

LES MÊMES, RÉNÉ, TABOUREAU.

LE VICOMTE.

Réné !

RÉNÉ.

Monsieur le vicomte ?

LE VICOMTE.

Sors-moi un mouchoir de ma valise... (*A ses Amis, en leur montrant Réné.*) Celui-là est le bijoutier.

RÉNÉ.

Voilà, monsieur le vicomte !

LE VICOMTE.

Très-bien... Taboureau !

TABOUREAU.

Monsieur le vicomte ?

LE VICOMTE.

Vois donc si le vent n'a pas dérangé ma coiffure... (*A ses Amis, leur montrant Taboureau.*) Celui-là est le carrossier... (*Les deux Créanciers s'en vont.*) Mais le marquis de Kermare tarde bien à venir.

LE COMTE.

Messieurs, ce qu'a fait le vicomte est un trait de génie.

LE CAPITAINE.

Nous en profiterons.

LE COMTE.

Et qui ne doit pas passer sans récompense. J'en propose une digne de vous et de lui. Debout sur cette table, et entouré de tous ces flacons, que le vicomte de Rosamberg soit porté par nous en triomphe.

TOUS.

Accepté ! accepté !...

Au milieu de l'effroyable tumulte, Caprice paraît.

SCENE IV.

LES MÊMES, CAPRICE.

LE CHEVALIER.

Place à la grande sultane !

LE CAPITAINE.

C'est Caprice.

LE VICOMTE.

Une éblouissante brune.

LE CHEVALIER.

Viens-tu réclamer ton rang parmi ces dames ? Un verre d'alicante à Caprice, le plus grand verre.

LE VICOMTE.

Quel style ! C'est presque aussi bien que nos petits soupers de Versailles.

CAPRICE.

Monseigneur le duc de Kermare vous prie de faire silence pendant quelques minutes.

LE CHEVALIER.

Que veut-il faire de ce silence ?

CAPRICE.

C'est l'heure de sa prière du matin.

LE COMTE.

Est-ce que nous l'empêchons de prier ?... (*A part.*)
Le vieux fou !

CAPRICE.

Monseigneur désire que ses paroles de piété ne

soient pas troublées par vos cris de fête. Quelle réponse rapporterai-je à monseigneur le duc de Kermare ?

LE COMTE, *prenant Caprice par la taille.*

Tu lui diras que, dévots à notre manière, nous allons aussi prier, afin que la Providence nous conserve la cave, le cuisinier et les charmantes esclaves de son fils, au nombre desquelles tu brilles la première.

LE VICOMTE, *à part.*

Écoutons ; ma seconde mission commence peut-être.

CAPRICE, *à d'Apremire.*

Monsieur le comte, si je suis une esclave, je ne suis pas la vôtre ; j'appartiens au marquis Acton de Kermare... (*A part.*) Ils n'ont jamais été si hardis envers moi ; d'où vient ?...

LE COMTE.

Belle raison ! Respectons-nous ses vins de France et d'Italie ? ses esclaves, dont les plus jolies sont à nos pieds ? Quel droit as-tu de plus ?

CAPRICE.

Je l'aime.

LE VICOMTE, *à part.*

Serait-ce la favorite régnaute ?

LE COMTE.

Est-ce un coup de sa cravache qui t'a ainsi bleui l'épanie ?

CAPRICE.

C'est un coup de sa cravache ; mais jo l'aime.

LE COMTE.

Ne vous étonnez pas encore, cher vicomte, de cet excès d'amour chez une esclave pour le marquis de Kermare. Il les ensorcèle : jugez-en. Il y a trois jours, le marquis chassait à l'ours dans ses bois...

CAPRICE.

Il y a quatre jours.

LE COMTE.

Excédé de fatigue, il s'assied. Un aspic était caché sous l'herbe; il blesse le marquis à la main. La piqûre de ce reptile est mortelle dans nos climats. Aussitôt le bras du marquis enfle et le venin glacé gagne le cerveau. Il s'endort. Sommeil funeste dont on ne sort plus. Caprice, qui avait suivi le marquis, se précipite sur sa main, et colle ses lèvres à la piqûre. Elle aspire, elle sollicite le venin avec son haleine, malgré l'affreux danger auquel elle sait qu'elle s'expose. Et le marquis sent circuler de nouveau son sang dans ses veines, où il s'était figé; il s'éveille, il est sauvé. — Que fais-tu là? dit-il à Caprice? Ne t'avais-je pas défendu de me snivre? — Voilà comment elle fut récompensée. N'est-ce pas vrai?

CAPRICE.

Ne vous ai-je pas dit que je l'aimais?

LE COMTE.

Folle! avant toi, il a aimé à l'adoration celle qui t'a précédée. Dans son délire mythologique, il l'appela Junon. Junon est aujourd'hui chargée de veiller sur ses chiens.

CAPRICE, à part.

Leur insolence a une cause... Je la connaîtrai... (Haut.) Messieurs, je me retire; ne me retenez plus, monsieur le duc de Kermare m'attend.

LE COMTE.

Plus qu'un mot. Dans le premier feu de sa passion pour toi, le marquis de Kermare t'a nommée Caprice. Tu auras eu la durée d'un caprice. Ton règne est fini.

CAPRICE, à part.

Que savent-ils donc que je ne sais pas?

LE VICOMTE, à part.

Elle est remplacée; attendons mie ux pour agir.

LE CHEVALIER.

Le marquis de Kermare, qui fait vendre ses esclaves au marché quand elles ont cessé d'être de son goût, ne peut manquer un de ces jours de se défaire de toi. Qui de nous te possédera ? Je te mets à l'encan. A vendre Caprice, dernière favorite du marquis de Kermare. Mise à prix : mille livres.

LE COMTE.

Deux mille livres !

LE CAPITAINE.

Deux mille cinq cents livres !

LE VICOMTE.

Décidément, c'est mieux qu'à Versailles.

LE COMTE.

J'ajoute dix livres... (*A Caprice.*) Sais-tu polir la vaisselle plate ?

CAPRICE, *à part en s'en allant et suivie des autres femmes esclaves.*

La foudre va tomber sur moi ; leurs outrages sont autant d'éclairs...

Bruyans éclats de rire de tous ; le duc de Kermare paraît.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE DUC DE KERMARE.

Le duc de Kermare arrive lentement au milieu de l'orgie.

LE DUC.

Puisque vous ne voulez pas me laisser prier chez moi, je viens prier ici...

Il regarde tous les jeunes gens en faisant le tour de la scène. Attitude railleuse des jeunes gens ; celle du vicomte de Rosamberg est modeste.

LE CHEVALIER.

Nous allons assister à quelque scène de folie.

LE DUC.

D'où vient que je n'aperçois pas mon digne fils parmi vous ?

LE COMTE.

Monseigneur, il est allé mettre à la raison nos esclaves et les siens.

LE DUC.

Et qui mettra à la raison les maîtres des esclaves ?

LE CHEVALIER.

Le propos est railleur.

LE CAPITAINE.

Messieurs, souvenez-vous que nous sommes chez son fils.

LE DUC.

Rentrez votre pitié. Je suis chez moi. Souvenez-vous plutôt que je répons de vous tous, jeunes gens. Quand le Canada passa, par le sort des armes, au pouvoir de l'ennemi, le général Clinton avait le droit de vous renvoyer tous en France. C'était l'exil. Car si vous êtes de noble sang français, aucun de vous n'a vu le jour dans la patrie de ses aïeux.

LE COMTE.

Ah ! c'est de l'histoire ancienne ; verse du plus vieux, alors.

LE DUC.

C'était l'exil, c'était la misère pour vous. Tous vos biens, tous vos revenus sont ici. J'intercédai pour vous auprès du général Clinton. Il y a de cela quinze ans. Vous étiez jeunes, vous étiez meilleurs. Après la grande bataille, quelques-uns de vous furent apportés tout sanglans dans les bras de leurs mères. C'était bien débiter. L'ennemi eut du respect pour nous, vos pères ; un sourire pour vous, valeureux enfans. Donc j'intercédai pour vous auprès du général Clinton. Je lui promis en votre nom que, cessant d'être soldats, vous deviendriez, dans les loisirs d'une paix honorable, de tranquilles habitans. A cette condition facile, vous pouviez rester sur le sol de vos ancêtres. Et voilà

comme vous faites honneur à mes engagements , à ma parole , à moi , votre caution. Vaincus, soyez modestes !

LE COMTE.

Est-ce ainsi que vous priez , monseigneur ? Je n'ai pas lu cette prière dans le rituel de Paris.

LE DUC.

Que me demandez-vous, monsieur d'Apremire ?... Il me semble que vous m'avez parlé ?

LE CAPITAINE.

Sa raison s'en va.

LE CHEVALIER.

Puisse-t-il imiter sa raison !

LE COMTE.

Je vous demandais, monseigneur , si c'était là votre manière de prier ? Vous nous aviez menacés d'une prière.

LE DUC.

Je commence ma prière :

Attitudes inconvenantes des jeunes gens, à l'exception du vicomte de Rosamberg toujours pensif; le Duc s'incline, et dit, les mains croisées sur sa poitrine :

Mon Dieu , en vous offrant le sacrifice de ma défaite, dont je ne rougis pas même devant vous, je prie pour le repos de l'âme valeureuse de haut et puissant seigneur le comte d'Apremire , mon compagnon d'armes, mort pour la défense du Canada.

LE COMTE, *se levant, et ne tenant plus qu'avec un tremblement visible le verre de vin qu'il a dans la main.*

Mon frère !

LE DUC.

Mon Dieu ! en m'honorant du surnom du grand vaincu , que de généreux ennemis m'ont donné, je prie pour l'âme loyale de haut et puissant seigneur le baron de Montbrun, mon compagnon d'armes, tué en défendant Québec contre les Anglais.

LE CAPITAINE, *se levant et baissant la tête.*

Mon oncle bien-aimé ! mon bienfaiteur !

LE DUC.

Et je vous prie encore, mon Dieu, pour le repos de l'âme chevaleresque du haut et puissant seigneur, le brave chevalier de Gondrin, mort au service du roi en défendant Québec.

LE CHEVALIER, *cachant son visage dans ses mains.*

Mon noble père !

LE DUC.

Vous voyez, messieurs, que j'ai obtenu du silence. Ma prière est faite. Continuez.

Le duc de Kermare sort.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ LE DUC DE KERMARE.

LE VICOMTE.

Le fou vous a rudement secoués.

LE COMTE.

Je l'avoue.

LE CHEVALIER.

Je suis tout étourdi.

LE COMTE.

Bah ! le grand air dissipera cela. D'ailleurs, c'est le moment de partir... pour la chasse... Au fait, monsieur de Rosamberg est déjà assez de nos amis pour le mettre dans la confiance.

LE VICOMTE.

Quel est donc ce gibier dont on me fait tant de mystère ?

LE COMTE.

C'est une jeune fille.

LE VICOMTE.

A la bonne heure. Parlez.

LE COMTE.

Le mois dernier, au point du jour, nous nous pro-

menions tous dans le parc du marquis de Kermare, qui nous précédait. Tout-à-coup il nous invite du geste à faire silence.

LE VICOMTE.

Qu'était-ce donc ?

LE COMTE.

C'était, je vous l'ai dit, une jeune fille d'une beauté miraculeuse, assise au pied d'un grand cèdre auquel son cheval était attaché. Voulant attirer son attention, le marquis de Kermare abattit d'un coup de pistolet un bel oiseau rose qui roulait comme une flamme entre les branches du cèdre. — C'est mal, ce que vous venez de faire là, s'écrie-t-elle en se levant. Ces flamands font cent lieues chaque jour pour venir prendre un peu de mousse chaude au bord de la rivière, et la rapporter au nid de leurs enfans. Vous avez tué le père, et les enfans ce soir mourront de froid. Et sans écouter nos excuses, elle dénoue son cheval, s'élançe et disparaît en pressant contre son cœur l'oiseau blessé à mort.

LE VICOMTE.

Mon cousin, vous êtes un amoureux.

LE CAPITAINE.

Mais nous sommes tous amoureux d'elle.

LE VICOMTE.

Son âge ?

LE COMTE.

Seize ans.

LE VICOMTE.

Je le craignais. Eh bien ! je vous déclare une chose, j'en suis amoureux.

LE COMTE.

Aussitôt après avoir vu notre belle solitaire, le marquis de Kermare s'est écrié : Je parie mille louis contre chacun de vous qu'avant un mois à dater d'aujourd'hui,

cette jeune fille sera en ma possession. Nous avons tenu le pari.

LE VICOMTE, *à part.*

Et c'est moi qui le gagnerai... (*Haut.*) Et la fin de cette histoire ?

LE COMTE.

La voici. Nous avons mis nos esclaves en campagne ; ils ont battu pendant vingt jours sans succès les bois environnans. Enfin un des leurs a appris par un vieux garde de la forêt que toutes les nuits la jeune fille rôdait autour de ce palais, et qu'au jour elle s'enfonçait dans les bois de l'Écureuil, où il n'avait jamais eu la curiosité de la poursuivre. Voilà tout ce qu'il nous importait de savoir. Nous allons nous rendre à l'entrée de ce bois, et , profitant de l'absence de Kermare, nous enlèverons la belle sur les domaines même du marquis.

LE VICOMTE, *prenant la main des jeunes seigneurs.*

Je suis des vôtres. M'acceptez-vous ?

LE COMTE.

Quel soufflet appliqué à son orgueil ! C'est un fer rouge sur sa vanité.

LE VICOMTE, *à part.*

Je ne pouvais mieux débiter à Québec... Aux armes !

LE COMTE.

Suivez-nous donc, beau cousin ; à cheval ! à cheval ! Ils vont pour sortir, le marquis de Kermare paraît, suivi de plusieurs femmes esclaves, parmi lesquelles se trouve Caprice.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE MARQUIS DE KERMARE, CAPRICE,
PLUSIEURS ESCLAVES.

LE MARQUIS.

Ne vous dérangez pas, messieurs, elle est à moi...
Il remet sa cravache à une esclave, son chapeau à Caprice.

TOUS.

Le marquis de Kermare !

LE MARQUIS.

Oui , messieurs , j'ai gagné le pari. Partie gagnée, mes gentilshommes. Vous vous imaginiez donc que j'avais oublié notre pari ? Mon prétexte d'absence vous a trompés. C'est charmant. Tandis que vous soupiez chez moi, je m'occupais de vous enlever la mystérieuse inconnue. Mais à quoi pensiez-vous donc ?

CAPRICE, à part.

Leurs insultes me sont expliquées.

LE MARQUIS.

Sans rancune, messieurs.

LE VICOMTE, à part.

Le voilà bien tel qu'on me l'a dépeint, puissance , ironie et fierté.

LE MARQUIS.

Franchement , vous avez eu tort de ne pas me disputer cette conquête. La jeune fille est encore plus séduisante que vous ne l'imaginiez. Ses pieds sont ceux d'une nymphe. (*Au chevalier de Gondrin.*) Chevalier de Gondrin, vous qui aimez les belles mains , vous allez en voir qui sont dignes d'une reine. (*Au comte d'Apremire.*) Comte d'Apremire, vous qui avez dans votre album la collection des plus remarquables visages de femmes, je vous recommande son visage.

CAPRICE, à part.

Il a donc oublié que je suis là ?

LE MARQUIS, au capitaine Montbrun.

Et vous, capitaine Montbrun, qui vous êtes déjà brûlé une fois la cervelle pour une sentimentale créole de la Louisiane, prenez garde ! Vous serez peut-être entraîné à recommencer, car cette rare beauté va faire perdre la raison à tous nos jeunes seigneurs du Canada.

Le Marquis s'arrêtant devant le vicomte de Rosamberg qu'il n'avait pas encore aperçu. Il le salue.

LE COMTE.

Monsieur le marquis, je suis de Versailles, heureusement pour moi.

LE MARQUIS.

Enchanté de vous accueillir... Quel motif me vaut l'honneur...

LE VICOMTE.

Votre immense réputation, monsieur le marquis, est venue jusqu'à nous, la noblesse française. C'est sur son vœu formellement exprimé que je me suis rendu à Québec pour voir, pour connaître votre seigneurie, et m'acquitter auprès d'elle de la mission dont on a daigné m'honorer. Mon début est miraculeux.

LE MARQUIS.

Ne me jugez pas encore. Ce n'est là qu'une bonne fortune d'écolier. Vous verrez mieux. C'est à ces messieurs, après tout, que je dois mon succès d'aujourd'hui. J'ai acheté la confiance d'un de leurs esclaves, et j'ai envoyé les miens là où devait se faire l'enlèvement. Mes esclaves ont été les plus adroits, voilà tout.

LE VICOMTE, *remettant un pli au Marquis.*

Permettez, maintenant, monsieur le marquis...

CAPRICE, *à part.*

J'aurai mon tour.

LE COMTE.

Comme il nous raille !

LE CHEVALIER.

Comme il s'est joué de nous !

LE MARQUIS, *après avoir lu.*

Est-il possible ? La noblesse française m'estimerait à ce point, elle m'accorderait cet honneur ? Déléguer un de ses membres les plus distingués pour venir se

battre avec moi !... Si vous aviez eu la bonté de me prévenir, monsieur le vicomte, je vous aurais épargné la moitié du chemin.

LE COMTE.

Quoi ! c'est pour cela que vous avez franchi les mers, que vous avez quitté Versailles ?

LE VICOMTE.

Je regrette de n'avoir eu que deux mille lieues à faire et de n'avoir naufragé qu'une fois.

LE COMTE.

C'est d'une originalité charmante !

LE MARQUIS.

Les usages de la noblesse française, si je ne me trompe, vous imposent la loi de trouver un prétexte d'appel, un motif suffisant pour me provoquer. Dès que vous serez reposé de vos fatigues, j'aurai l'honneur de vous le fournir. En attendant, considérez mon hôtel comme le vôtre. Vous ne me ferez pas l'injure d'aller loger ailleurs.

LE VICOMTE.

Je n'aurai jamais assez de reconnaissance. Pour vous prouver cependant, monsieur le marquis, que je n'étais pas tout-à-fait indigne de cet accueil, je vous dirai que madame la duchesse votre mère a daigné me permettre, en prenant congé d'elle à Versailles, d'aller la saluer à Montréal si je me rendais jamais en Amérique. Puisqu'elle est maintenant à Montréal, à soixante lieues d'ici seulement...

LE MARQUIS.

Vous avez vu ma mère ?... vous lui avez parlé !... N'est-ce pas que c'est une femme ravissante, exquise, adorable, parfaite ?...

LE VICOMTE.

C'est ce que je pense depuis que j'ai vu son fils.

SCENE VIII.

LES MÊMES, MONTREUIL.

MONTREUIL.

L'aide-de-camp de monsieur le gouverneur vient , selon l'usage , passer l'inspection de vos seigneuries. Il remplace aujourd'hui monsieur le gouverneur qui est malade. Il attend vos seigneuries dans la salle des gardes.

LE MARQUIS.

Dis que nous allons nous rendre auprès de lui... (*Montreuil sort.*) Ah! ça , le gouverneur de Québec est donc plus que malade , il est fou de croire que nous pourrions conspirer contre le repos d'un pays où nous sommes si bien?... (*Au vicomte de Rosamberg.*) Ne vous étonnez pas, monsieur le vicomte, c'est un faible anneau de notre dépendance.

LE VICOMTE.

L'anneau ressemble beaucoup à un collier.

LE MARQUIS.

Messieurs, passez, je vous suis.

Ils sortent.

GAPRICE, arrêtant le marquis de Kermare.

Monseigneur...

LE MARQUIS.

Ah ! toi, reste pour recevoir celle qui va venir.

GAPRICE.

Moi, monseigneur ?

LE MARQUIS.

C'est le dernier ordre que je te donne. Dès aujourd'hui tu cesse d'être esclave. Tu m'as sauvé la vie , je te fais libre...

Le marquis de Kermare sort.

SCÈNE IX.

CAPRICE, *seule.*

Ma liberté ! Je veux davantage. Il me fait libre ! quand ma pensée de tous les instans a été de m'attacher à lui par un titre impérissable ! Cette espérance est un droit ; mon amour l'a acquis , le sien me l'a donné. Je l'ai scellé à mon cœur comme un anneau. Et il vient m'offrir aujourd'hui de briser celui du pied ! Ma liberté ! c'est lui qui veut reprendre la sienne ; il va m'échapper. Pourquoi ne me l'a-t-il pas donné l'autre jour, quand il crut que je venais de m'exposer pour lui à un péril formidable , mortel, que j'étais sa libératrice ? Sa libératrice ! oh ! que ne l'ai-je été ! moi qui perdrais à chaque instant la vie pour lui si la vie, comme le feu qu'il a allumé dans mon cœur, pouvait ne jamais s'éteindre ! J'arrive à l'endroit de la forêt où était le marquis ; il revenait à l'existence sous les lèvres d'une jeune fille que je n'avais jamais vue. Je la chasse. En rouvrant les yeux, le marquis de Kermare ne voit que moi à ses côtés. Ainsi il croit, il croira toujours que c'est moi qui l'ai sauvé. Qui me démentirait ? Et cependant, ce dévouement restera pour moi sans récompense. Depuis même cet acte de courage qui m'appartient comme à une autre, car je l'aurais fait, qui n'appartient qu'à moi, car nul ne se présentera pour me le disputer, il me parle moins que jamais de réaliser mon espoir dans ses promesses. Que dis-je ? il vient à l'instant même de m'apprendre que je cesse d'être son esclave favorite ; car cette liberté qu'il me jette n'est qu'une disgrâce déguisée : c'est un congé. Il aime donc bien déjà celle qu'un enlèvement amène ici ? Ces jeunes gens qui m'ont outragée avaient-ils raison ? Mais pourquoi m'alarmer si vite ? Combien n'en ai-je pas vu entrer d'autres dans ce palais ! où

sont-elles ? Serait-elle encore plus puissante, celle qui vient aujourd'hui, les suc des fleurs pâles qui croissent sur les eaux dormantes ont encore plus de puissance qu'elle. Pourtant, j'ai des pressentimens, des craintes comme je n'en eus jamais ; je voudrais les surmonter... je... Mais, la voici ! la voici !...

Plusieurs esclaves introduisent Ève les yeux bandés. Elle est habillée en quakeresse, mais son costume est caché sous le manteau qu'elle a au premier acte.

SCENE X.

ÈVE, CAPRICE,

CAPRICE, aux Esclaves.

Sortez !...

Elle dénoue en tremblant le bandeau attaché sur les yeux d'Ève.

ÈVE.

Où suis-je ?

CAPRICE.

Dieu ! c'est elle ! celle que j'ai vue auprès du marquis de Kermarec dans la forêt, celle qui l'a sauvé de la piqûre du serpent. Qu'elle est belle ! oh ! qu'elle est belle !

ÈVE.

Où m'a-t-on conduite ? que me veut-on ? Mais où suis-je ?

CAPRICE.

Ne le vois-tu pas ? Dans une maison où tout est plaisir et fête depuis une aube jusqu'à l'autre, chez le plus riche seigneur du Canada, chez un gentilhomme auquel il faut des nuits de bruit et de feu, comme il nous faut à nous du sommeil pour reposer. Tout ce qui lui plait, il le veut ; tout ce qu'il veut, il l'a par l'or ou par la violence. Ce maître, ce seigneur, est celui qui t'a fait enlever.

ÈVE.

Que dis-tu ?...

Le marquis de Kermare paraît au fond du théâtre.

CAPRICE.

Tiens ! le voilà, regarde !

SCENE XI.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE KERMARE.

ÈVE, à *Caprice*.

Lui ! Mais c'est lui qui me doit la vie !

CAPRICE, à *part*.

Elle l'a reconnu.

LE MARQUIS, à *Caprice*.

Laisse-nous.

CAPRICE, à *part*.

Cette femme va lui dire qu'elle l'a sauvé. Elle est belle ; elle est trop belle !

SCENE XII.

LE MARQUIS DE KERMARE, ÈVE.

ÈVE.

Est-il vrai que tu sois le maître ?

LE MARQUIS.

Oui, je suis le seul maître ici.

ÈVE.

Puisque tu es le maître, apprend-moi pourquoi tes esclaves m'ont saisie , conduite ici par force , un bandeau sur les yeux.

LE MARQUIS.

Vous couriez un très-grand danger ce matin.

ÈVE.

Quel danger ?

LE MARQUIS.

D'être enlevée par des jeunes gens qui avaient fait le pari de s'emparer de vous. J'ai su leur projet, et pour les empêcher de le réaliser, je vous ai fait conduire ici.

EVE.

Alors, je te remercie. Mais puisque me voilà, grâce à toi, hors de tout danger, laisse-moi sortir.

LE MARQUIS.

Déjà !

EVE, se levant.

Tu n'as plus rien à me dire ?

LE MARQUIS, la retenant.

Rester encore.

EVE.

Pourquoi resterais-je plus longtemps ? que ferais-je ici ?

LE MARQUIS.

Votre bonheur et le mien.

EVE.

Je ne serai heureuse que lorsque j'aurai accompli mon œuvre.

LE MARQUIS, à part.

Quel singulier langage !... (*Haut.*) Restez ici et accomplissez votre œuvre ; je ne m'y oppose pas.

EVE.

J'ai besoin de la solitude qui donne la force d'exécuter de telles pensées. Adieu !

LE MARQUIS.

Non ! vous ne vous en irez pas.

EVE.

Ne t'ai-je pas dit que Dieu m'avait choisie pour une mission que je n'ai pas encore remplie ? Je viens délivrer l'Amérique du plus méchant, du plus cruel des hommes, d'un homme qui boit du sang, comme Hérode, dans des coupes parfumées. Tu m'as entendue. Si tu n'es pas un ennemi de Dieu, laisse-moi sortir, maintenant.

LE MARQUIS.

Mais c'est mon affaire. A vos jolies mains la soie et les baisers, aux miennes le fer. Voilà un bras, voilà une épée dont la puissance est connue. Nommez-moi

votre ennemi, et je vous venge sur l'heure. Comptez sur le marquis de Kermare.

EVE.

Le marquis de Kermare! Où est-il?

LE MARQUIS.

Devant vous. C'est moi.

EVE.

Toi! toi... le marquis de Kermare! Mon Dieu! c'est impossible!

LE MARQUIS.

Rien n'est plus vrai... Je suis...

EVE, *sacculant*.

Ah! tais-toi! tais-toi! J'ai peur de te croire.

LE MARQUIS, *à part*.

D'où vient sa terreur? (*Haut*.) Je vous répéterai alors que je suis ce gentilhomme qui vous attache à lui...

EVE, *à part*.

Et je lui ai sauvé la vie.

LE MARQUIS, *à part*.

Elle tremble.

EVE, *à part*.

Frappe-le donc! puisque c'est le marquis de Kermare. Mais si je devais le tuer, pourquoi m'avez-vous fait lui sauver la vie, oh! mon Dieu? Et si je dois encore le tuer, relevez mon bras sans force, mon cœur abattu... Seule, sans vous, je ne le pourrai jamais... Eh bien! que je meure de sa main puisque je n'ai pas le courage de le faire mourir sous la mienne... (*Haut, rejetant en arrière le capuchon de son manteau*) Kermare, je suis quakeresse, tue-moi!

LE MARQUIS.

Une quakeresse! Ma bonne fortune est trop originale.

EVE.

Tue-moi, te dis-je, comme tu as tué tous mes frères.

LE MARQUIS.

Vous tuer, vous belle à ôter la raison à un sage, et
à la rendre à un fou !

ÈVE.

Alors, laisse-moi sortir.

LE MARQUIS.

Ni l'un ni l'autre. Vous allez rester ici près de moi,
avec moi ; je le veux, je l'exige, cela me plait.

ÈVE, à part.

Dieu me punit de ma lâcheté ; Seigneur, tout ce que
vous faites est bien.

LE MARQUIS.

Un baiser sur ses mains pour sceller ma conquête.

ÈVE.

Oh ! mon Dieu !

LE MARQUIS.

Un baiser sur son front.

ÈVE.

Mon Dieu, mais défendez-moi donc !

LE MARQUIS.

Mille baisers encore.

ÈVE.

A mon aide ! à mon aide.

SCENE XIII.

LES MÊMES, CAPRICE, LE COMTE DE ROSAMBERG,
LE COMTE D'APREMIRE, SEIGNEURS, etc.

TOUS.

La voilà ! C'est elle !

LE VICOMTE.

Des cris ! des pleurs !

LE MARQUIS.

Messieurs, je suis chez moi.

LE VICOMTE.

Que vois-je ? Ma belle hôtesse de Philadelphie !
Mademoiselle...

LE MARQUIS.

Vous la connaissez, monsieur le vicomte ?

LE VICOMTE.

Oui, monsieur le marquis ; et à titre d'ancienne connaissance je m'oppose hautement à ce qu'aucune violence soit faite à cette jeune fille.

LE MARQUIS, à *Caprice*.

Conduis-la dans le pavillon d'été... (*Aux Esclaves.*)
Que les portes en soient gardées. Cent coups de fouet à qui lèvera les yeux sur ce pavillon, la mort à qui y pénétrera... (*Ève et Caprice sortent.*)

LE MARQUIS.

Que disiez-vous, monsieur de Rosamberg ?

LE VICOMTE.

Je disais qu'en user ainsi envers une jeune fille, une enfant qui passe dans les bois, c'est peu digne pour un gentilhomme.

LE MARQUIS.

Monsieur le vicomte...

LE VICOMTE.

En France nous avons abandonné depuis longtemps les filtres, les enlèvements, toute cette contrebande de l'amour, à nos fermiers-généraux. Vous êtes à la mode de l'an dernier, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Finissons-en.

LE VICOMTE.

Soit. Afin de m'être personnellement agréable, vous allez sur-le-champ rendre la liberté à cette jeune fille.

LE MARQUIS.

Ou bien ?...

LE VICOMTE.

Ou souffrir que je vous la dispute de la même manière que vous prétendez la garder. La violence corrigera la violence. Le pistolet est mon arme.

LE MARQUIS.

Je n'ai même pas eu la peine de vous fournir le motif de provocation que vous cherchiez pour vous mesurer avec moi. Il s'offre de lui-même. C'est d'un heureux augure. Le lieu de notre rencontre ?

LE VICOMTE.

Chez vous, demain à deux heures.

LE MARQUIS.

Votre heure sera la mienne, à deux heures donc.

LE COMTE.

Cousin de monsieur le vicomte de Rosamberg, je solliciterai la même faveur.

LE MARQUIS.

Diable ! la noblesse du Canada voudrait-elle me faire le même honneur que la noblesse de France ? Votre vue n'est-elle pas un peu basse, comte d'Apremire ?

LE COMTE.

Aussi proposerai-je l'épée ?

LE VICOMTE.

A l'épée donc. Votre heure est celle de votre cousin monsieur de Rosamberg. Je me règle sur la collégiale.

LE MARQUIS.

Quant à vous autres, messieurs, je n'ai pas besoin de vous dire que je serai également demain, à la même heure, à la disposition de vos seigneuries. C'est un grand honneur pour moi. Je n'aurai jamais été à pareille fête. Pour la célébrer avec plus de pompe, je vais ordonner à mon chapelain de faire sonner pendant toute la matinée de demain, à la chapelle du château, le glas des morts. Nous verrons ensuite qui paiera le sonneur. Lâche qui sera en retard d'une minute ! Vous savez, monsieur le vicomte et vous, messieurs, qu'il y aura chez moi souper et bal après le combat.

LE VICOMTE.

Je souhaite de tout mon cœur, monsieur le marquis, que vous soyez de votre bal et de votre souper.

LE MARQUIS.

Monsieur le vicomte, je ferai tout ce qu'il faudra pour cela... (*Tous sortent en riant.*) Enfin, il n'y a plus personne ici pour me la disputer.

SCENE XIV.

LE DUC DE KERMARE, LE MARQUIS DE KERMARE.

LE DUC.

Vous vous trompez, monsieur.

LE MARQUIS.

Monsieur mon père, serait-ce vous, par hasard ?

LE DUC.

Non !

LE MARQUIS.

Et qui ?

LE DUC.

Dieu!...

Le marquis de Kermare se met à rire.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III^{me}.

Un riche salon.

SCENE I.

CAPRICE, LE VICOMTE DE ROSAMBERG, RENÉ et TABOUREAU.

Le vicomte de Rosambert entre René, qui lui offre des pastilles, et Taboureau, à qui il rend un éventail.

LE VICOMTE.

Sur l'honneur ! je crois vivre dans le pays des *Mille*

et une Nuits ! J'étais à Versailles il y a cinq mois. Je naufrageais en Pensylvanie, il y a quarante jours, et maintenant me voilà assis dans un bon fauteuil à Québec, logé chez monsieur le marquis de Kermare, avec lequel je me bats aujourd'hui à deux heures. Chose plus merveilleuse encore, je me bats pour une jeune femme que j'ai entrevue à Philadelphie, et que je retrouve ici je ne sais trop comment. Tout ceci a l'air d'un rêve, et je douterais presque de mon existence, si je n'avais mes deux créanciers à mes côtés. Je dois, donc j'existe... (*A Caprice.*) Mademoiselle !...

CAPRICE.

Monsieur le vicomte.

LE VICOMTE.

Qu'est devenue la jeune fille qu'a fait enlever votre maître, le marquis de Kermare ?

CAPRICE.

Elle est enfermée dans un pavillon au bout de cette galerie.

LE VICOMTE.

Le seigneur châtelain me paraît singulièrement cruel envers une si belle personne.

CAPRICE, à part.

N'entendrai-je donc jamais parler que de sa beauté ?

LE VICOMTE.

Plus belle que toutes celles que j'ai eu la faiblesse d'aimer. N'est-ce pas, René ?

RÉNÉ.

Monsieur le vicomte, je n'ai pas encore eu l'honneur de la voir.

LE VICOMTE.

Maraud ! quand c'est mon avis, cela pourrait être aisément le tien. Dis à mademoiselle si les dames pour lesquelles je te commandais, à Paris, des parures en diamans, des prodiges de pierreries, n'étaient pas

toutes miraculeuses en beauté. Et la blanche comtesse de Val-de-Pont, et la fière marquise de la Marche, et tant d'autres !...

RÉNÉ, tirant un papier de sa poche.

La dernière facture pour topazes, perles et émeraudes fournies à monsieur le vicomte, à l'époque où il aimait la comtesse Clorinde de Val-de-Pont...

LE VICOMTE, à Caprice.

Clorinde.

RÉNÉ.

S'élève à dix mille livres et onze deniers, à joindre aux précédentes factures. Total : soixante et dix mille livres et onze deniers.

LE VICOMTE.

Je te demande un témoignage public de mon bon goût, et tu me parles factures ! Tais-toi !

RÉNÉ.

Monsieur le vicomte, c'étaient des femmes charmantes.

LE VICOMTE.

Vous l'entendez. Eh bien ! il n'en est pas une dont l'éclat ne fût effacé par l'intéressante ingénuité de cette quakeresse. Comme je serais heureux de la voir, de lui parler, de lui plaire, de la consoler, d'être aimé d'elle !

CAPRICE.

Ah ! vous l'aimez aussi .. (*A part.*) Mais tout le monde l'aime.

LE VICOMTE.

N'est-il pas naturel de vouloir plaire à la femme pour qui l'on va risquer sa vie ? N'est-ce pas elle qui est devenue la cause de mon duel ? Oh ! que ne donnerais-je pas pour arriver jusqu'à elle !

CAPRICE.

Il faudrait forcer trois portes pour parvenir jusqu'à son appartement.

LE VICOMTE.

Cependant, ces portes ont des clés, je présume.

CAPRICE.

C'est à moi qu'elles sont confiées.

LE VICOMTE.

J'avais un bonheur merveilleux autrefois, demandez à Taboureau et à René, pour adoucir, pour vaincre les scrupules des surveillans. J'ai fait une école en ce genre de tactique. Te souviens-tu, Taboureau, des jolis équipages que je donnais en cadeau?...

TABOUREAU, tirant un papier de sa poche.

La dernière voiture que j'eus l'honneur de confectionner pour votre compte était un chef-d'œuvre impayable. Aussi, monsieur le vicomte ne me l'a jamais payée. Je vous la vendis huit mille livres, qui, ajoutés aux quatre-vingt-deux mille livres que vous me deviez déjà, forment un total de quatre-vingt-dix mille livres.

LE VICOMTE, à René et à Taboureau.

Sortez!... (*Les deux créanciers s'en vont. Le Vicomte, qui s'est levé pour les renvoyer, dit à part.*) La première partie de ma mission à Québec est en bon chemin, puisque j'ai mon duel, puisque je me bats dans quelques heures avec monsieur de Kermare. La seconde partie m'enjoint de séduire la femme qu'il aimera le plus. Voici le moment de songer à compléter ma mission... (*A Caprice.*) Je vous parlerai sans détour. Il est en votre pouvoir de m'introduire auprès de cette quakerresse. Sa grâce m'a charmé, son malheur m'a ému. Peut-être aujourd'hui serais-je tué pour elle; je veux la voir encore une fois.

CAPRICE.

Il est dix heures. Si je vous laissais seulement fran-

chir le seuil de cette première porte qui ouvre sur la galerie conduisant au pavillon de la quakeresse, à midi, déchirée par le fouet des esclaves, je descendrais le fleuve dans une barque, et j'irais en exil dans quelque île d'où je ne reviendrais plus. Et moi, je veux rester ici.

LE VICOMTE.

Je conçois cela. Vous êtes trop bien ici pour vouloir m'être agréable au prix de votre liberté. Cependant...

CAPRICE.

Ce n'est pas cette perte qui m'effraie. Pour arriver à mon but, que ne tenterais-je pas? Silence! La voiture du marquis de Kermare entre dans la cour d'honneur. Retirez-vous, qu'il ne nous voie pas ensemble.

LE VICOMTE.

Mais vous reverrai-je, du moins, pour reprendre cet entretien à peine commencé...

CAPRICE.

Oui, si j'ai besoin de vous...

SCENE II.

CAPRICE, seule.

Je veux savoir avant tout si je suis trahie, si je ne suis plus rien. Sa présence amènera une explication; je la désire, je la crains, je la veux, je l'aurai. Comme il agira, j'agirai. Qu'il vienne. Le voici!

SCENE III.

CAPRICE, LE MARQUIS DE KERMARE, MONTREUIL.

LE MARQUIS, à Caprice.

Je déjeunerai ici dans une heure... (*A Montreuil.*)
Et tu dis que monsieur le duc de Kermare, mon père, est retombé dans sa folie?

MONTREUIL.

Oui, monseigneur, c'est plus sérieux que jamais.

Après la scène... l'entretien que vous avez eu ensemble, il est tombé sur un fauteuil où il est resté pendant un quart-d'heure dans la plus sombre immobilité...

LE MARQUIS, à *Caprice*.

Qu'on mette deux couverts.

CAPRICE.

Monseigneur attend quelqu'un...

LE MARQUIS.

Je prendrai le thé avec la quakeresse.

MONTREUIL.

Selon vos ordres aussi, monseigneur, j'ai envoyé savoir des nouvelles de la santé de son excellence monsieur le gouverneur.

LE MARQUIS.

Ah! oui, à propos, comment se trouve-t-il?

MONTREUIL.

La maladie est plus grave qu'on ne l'avait d'abord pensé. On craint pour sa vie.

LE MARQUIS.

Décidément, les vieux s'en vont... (*A Caprice.*) Tu es encore là! fais donc venir la quakeresse.

CAPRICE.

Monseigneur...

Elle reste au fond du théâtre.

LE MARQUIS.

Sors, Montreuil!... (*Montreuil sort. — A Caprice.*) Comment! tu n'as pas obéi? Qu'est-ce à dire? Ah! pardon, j'oubliais que tu n'es plus esclave... Pardon, madame, mais je vais sonner.

CAPRICE.

Restez!

LE MARQUIS.

Qu'as-tu?

CAPRICE.

J'ai... je vais vous dire ce que j'ai, monseigneur...

LE MARQUIS.

Chaque fois que tu as voulu obtenir de moi quelque nouvelle faveur, tu as eu recours à cet air fâché, avant-coureur de quelque reproche imaginaire.

CAPRICE.

Je n'ai pas de faveur à vous demander. Vous m'avez faite riche, monseigneur, vous m'avez donné mille arpens de forêts, vous m'avez donné les revenus de la pêcherie de l'île royale, vous venez de me rendre libre; mais nous ne sommes pas quittes, car je vous ai aussi donné mon amour, mon amour qui vaut beaucoup plus que tout ce que vous m'avez donné.

LE MARQUIS.

Ne pourrions-nous pas régler nos petits comptes après déjeuner ?

CAPRICE.

Je crois, monseigneur, que vous ne m'aimez plus ?

LE MARQUIS.

A combien d'arpens de forêts évalues-tu cette perte ?

CAPRICE.

J'ai de vous une promesse.

LE MARQUIS.

Et laquelle ?

CAPRICE.

Celle que vous m'épouseriez.

LE MARQUIS.

La meilleure preuve d'affection que je puisse te donner, c'est de ne pas la tenir.

CAPRICE.

Je sais que je n'aurai fait que changer d'esclavage en remplaçant le titre de favorite par celui d'épouse, et que la chaîne d'or est plus lourde que la chaîne de fer. Mais n'importe ! je veux vous accompagner dans le monde suprême où jusqu'à présent il m'a été dé-

fendu d'aller. Je veux me montrer à toutes ces illustres et hautaines rivales que votre amour pour moi a fait rougir de dépit et pleurer d'envie; dussé-je en rentrant, toute chargée de leurs outrages, pleurer et rougir comme elles, dussé-je être encore votre esclave en rentrant. Dehors, à votre bras, mon époux; dedans, à vos pieds, monseigneur.

LE MARQUIS.

Sérieusement, as-tu jamais compté devenir marquise de Kermare? Te vois-tu balancée dans un carrosse portant mes armoiries? Allons donc!

CAPRICE.

Madame la comtesse de Rochebrune avait été esclave comme moi, madame la baronne de Chamborin, née esclave aussi, avait été brodeuse chez monsieur de Chamborin avant de devenir sa femme. Suis-je moins qu'elles?

LE MARQUIS.

Nous faisons tous de beaux rêves dans la vie.

CAPRICE.

C'était donc un rêve, que mon espoir dans votre promesse?

LE MARQUIS.

Après tout, tu en as réalisé un assez beau. Qu'étais-tu? d'où viens-tu?

CAPRICE.

Oui, je fus trouvée au bord du fleuve Saint-Laurent, seule, abandonnée, endormie entre les fleurs et les roseaux.

LE MARQUIS.

Un passant te recueille et te vend à madame la duchesse de Kermare, ma mère, qui, te trouvant svelte, gracieuse, légère, te fit apprendre à danser et à jouer du tambour de basque.

CAPRICE.

Oui, j'étais une danseuse, puisqu'il vous convient de me le rappeler; mais je vous plus, monseigneur; mais je vous aimai à mon tour, et si follement, et si ardemment, que je finis par aimer en vous jusqu'à vos défauts, par les prendre, pour que vous ne fussiez pas seul à être haï. Jalouse même d'avoir une part dans la terreur que vous inspirez ici; femme, je suis l'effroi de toutes les femmes de votre palais; esclave, j'ai foulé les esclaves. Que fallait-il de plus?

LE MARQUIS.

Je crois te voir encore tourner avec une grâce infinie sur la pointe de ton joli pied nu, tandis que, puisant des fleurs dans le fond de ton tablier, tu les répandais autour de toi avec mille baisers. Quel charmant démon tu faisais.

CAPRICE.

Monseigneur ne veut donc pas tenir sa promesse?

LE MARQUIS.

Pourrais-tu pirouetter encore au milieu de mon cabaret de porcelaine de Chine sans briser une seule pièce?

CAPRICE.

Monseigneur, irai-je chercher la jeune quakeresse?

LE MARQUIS.

Va, et fais-nous servir le thé.

CAPRICE.

Je le préparerai moi-même, monseigneur...

SCENE IV.

LE MARQUIS DE KERMARE, seul.

Le croirait-on? moi, Acton de Kermare, j'ai passé une partie de la nuit les yeux fixés sur les croisées du pavillon où j'ai fait enfermer cette jeune et mystérieuse fille. Oui, celle que j'ai découverte, celle que

j'ai poursuivie pendant un mois, celle que vingt rivaux me disputaient par l'adresse et me disputeront aujourd'hui avec l'épée, je l'ai, je la tiens, elle est là ; et je n'ai encore rien osé avec elle ! moi, si décisif avec les autres. C'est qu'elle est si naïve, si peu comme les autres ! Belle raison, ma foi, pour être si réservé ! Mais elle vient, elle pleure sans doute. L'orage me menace ; faisons tête à l'orage. Ce n'est qu'un instant.

SCENE V.

LE MARQUIS DE KERMARE, ÈVE, CAPRICE.

CAPRICE.

Monseigneur, vous êtes obéi.

LE MARQUIS.

C'est bien ; je n'y suis pour personne.

CAPRICE.

Je me retire... (*A part.*) Je reviendrai...

Elle sort.

LE MARQUIS, qui n'a cessé de considérer Ève.

(*A part.*) Quelle apparence de calme et de sécurité !... Moi qui m'attendais à de la colère, à des larmes... d'où vient ce changement ?

ÈVE.

Tu m'as fait appeler, je suis venue, que veux-tu de moi, mon frère ?

LE MARQUIS.

Je veux vous parler, mademoiselle.

ÈVE.

Parle, si c'est ton désir ; sois bref, c'est le mien.

LE MARQUIS.

Vous êtes belle, fort belle ; cela vaut la peine d'être dit, n'est-ce pas ?

ÈVE.

Si tu le penses, tu as raison de le dire.

LE MARQUIS.

Je pense encore une autre chose. Je veux vous plaire.

ÈVE.

Si tu es bon, tu me plairas.

LE MARQUIS.

Parbleu ! si je serai bon, je serai excellent.

ÈVE, à part.

Je me le figurais horrible, portant sur son visage l'empreinte de ses cruautés.

LE MARQUIS.

Mais j'ai dit que je voulais vous plaire : comment trouvez-vous les habits portés par les femmes de ma maison ?

ÈVE.

Très-beaux ! je n'en ai jamais vu d'aussi magnifiques.

LE MARQUIS.

Vous en aurez de semblables.

ÈVE.

J'accepterais ces parures, mon frère, si ma religion le permettait ; mais en Pensylvanie...

LE MARQUIS.

Vous ne retournerez plus en Pensylvanie, vous resterez ici, à Québec, le second Paris ; vous habiterez un palais comme celui-ci. Celui-ci vous platt-il ?

ÈVE.

Oui, mon frère, beaucoup.

LE MARQUIS.

Eh bien ! vous en aurez un plus beau.

ÈVE, à part.

Que de grandeur !... (*Haut.*) Que ferai-je, mon frère, de ton palais ? Notre foi exige la plus austère simplicité : nos meubles sont des bancs de chêne sur lesquels nous ne nous asseyons que pour prier.

LE MARQUIS.

Je cherche ce que je pourrais encore vous offrir.

ÈVE.

Pourquoi toujours m'offrir ? Si je désirais quelque chose, je te le demanderais.

LE MARQUIS.

Ainsi, cette grande colère contre moi s'est évanouie ? Et maintenant...

ÈVE.

Maintenant je suis résignée. J'ai prié : voilà pourquoi je parais sans crainte en ta présence.

LE MARQUIS, *à part*.

Que de dignité ! Je ne sais si l'on rirait de moi ou si l'on m'admirerait en me voyant là si timide, si embarrassé devant cette jeune fille. Je ne sais moi-même... Me tromperait-elle ?

ÈVE, *à part*.

Dieu aurait-il fait un si noble visage pour masquer l'âme d'un méchant ?

LE MARQUIS.

Quel est votre nom, ma belle quakeresse ?

ÈVE.

Je m'appelle Ève ; je suis la fille de Daniel le quaker, et, comme je te l'ai dit, je suis venue de Philadelphie à Québec pour tuer l'homme que Dieu m'avait désigné.

LE MARQUIS.

Vous pensez donc toujours à votre projet ?

ÈVE.

J'y ai renoncé.

LE MARQUIS.

Vous voyez que de respirer seulement l'air de ce palais, cela change les idées les plus sombres. Dans quelques jours, vous ne regretterez plus d'y avoir été amenée, et peu à peu vous arriverez à ne plus penser du tout à votre pays.

ÈVE.

Ne plus penser à mon pays!

LE MARQUIS.

Qu'y possédez-vous donc de si rare?

ÈVE.

Le bonheur qui vient de la vertu, tout ce qui fait le contentement de la vie. Des goûts modestes, des joies douces, un cœur comme notre beau ciel, toujours calme.

LE MARQUIS.

Mais c'est le contentement de la mort que vous me peignez là. Ici vous connaîtrez des satisfactions inouïes; vous marcherez de ravissement en ravissement; aucun de vos charmes ne restera dans l'ombre. L'orgueil des femmes, c'est de plaire; vous plairez. La suprême volupté des femmes, c'est d'exciter l'envie; on vous enviera, on vous déchirera, vous déchirerez, cela fait vivre. Vous vivrez la nuit comme moi: la nuit est pour les femmes. C'est là le bonheur; je vous l'offre.

ÈVE.

Mon ami, je ne t'ai pas compris.

LE MARQUIS, *à part.*

Dit-elle vrai? Oh! si j'avais seize ans, j'aurais peur de l'aimer.

ÈVE.

Je te remercie toujours de ton offre, mon frère; mais je préfère le bonheur de chez moi. Notre existence est la meilleure.

LE MARQUIS.

Vous connaîtrez la mienne; il le faut, je le vois. Non-seulement vous la préférerez à la vôtre, mais un jour, bientôt, vous aimerez celui qui vous l'aura fait connaître.

ÈVE.

Moi je t'aimerai, si tu fais cela?

LE MARQUIS.

Mais oui, vous m'aimerez..., aussi vrai que je tiens

vos tremblantes mains dans les miennes, aussi vrai que je sois à vos pieds, m'enivrant de vos regards si effrayés et si doux.

ÈVE.

Moi t'aimer !... (*A part.*) Comme son regard, comme ses paroles me troublent !

LE MARQUIS.

Vous me préféreriez un quaker, un planteur, un être silencieux, stupide ?

ÈVE.

J'aimerais un être bon, estimé de ses frères, fier de sa dignité devant les hommes et de sa soumission devant Dieu. Je n'aimerai jamais que celui-là.

LE MARQUIS.

Mais moi, sachez-le bien, je n'aime qu'à la femme disputée, conquise, dont les attraits, embellis encore par les mystères de la toilette, dont l'esprit étincelant des mille feux de la coquetterie, appellent autour d'elle d'innombrables rivaux qui témoignent à la fois de sa beauté et de ma puissance.

ÈVE.

Une pareille femme inspirer de l'affection !

LE MARQUIS.

Vous serez cette femme.

ÈVE.

Moi, mon ami ! Tu ne le penses pas.

LE MARQUIS.

Ah ! vous avez compris enfin !... Préparez-vous donc à m'obéir. Plus de cette hypocrisie de langage que j'ai trop écoutée, plus de cette hypocrisie de mœurs qui m'a amusé un instant. A quoi bon ? Ces habits que vous avez refusés, vous les porterez.

ÈVE.

Jamais !

LE MARQUIS.

Vos robes de bal sont déjà commandées ; on va les

apporter. Ce soir, c'est fête chez moi, et la fête est pour vous ; ce soir, vous paraitrez devant tous mes rivaux, et ils verront si le marquis de Kermare a bon goût. A ce soir votre premier jour de royauté, ma souveraine.

ÈVE.

Pas plus ce soir qu'à présent : je t'ai dit jamais.

LE MARQUIS.

C'est un mot.

ÈVE.

C'est une volonté.

LE MARQUIS.

Mais vous ne savez donc pas que je suis maître ici, plus maître qu'aucun roi sur son trône ? que tout ce qui ne me cède pas se brise ? Que s'il le faut !...

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CAPRICE.

LE MARQUIS.

Qui ose m'interrompre ? J'avais défendu...

CAPRICE.

Monseigneur, on vient d'arrêter deux quakers dans votre palais... (*A part.*) Que va-t-il faire ?

LE MARQUIS.

Eh bien ! qu'on les fustige, qu'on les enchaîne ; c'était bien la peine de me déranger.

ÈVE, s'agenouillant.

Oh ! grâce ! grâce pour eux, je t'en supplie... Quel mal t'ont-ils fait ? Pourquoi tant de cruauté ? Leur grâce ! Je te demande leur grâce, à toi qui m'offrais un palais !...

LE MARQUIS.

Qu'elle est séduisante ainsi !... Rentrez dans votre pavillon, et pensez à ce que je vous ai dit.

ÈVE.

Je penserai à ce que je t'ai dit. Je t'aimerais si tu es bon... (*Elle entre. Caprice ferme la porte.*)

LE MARQUIS, à *Caprice*.

Qu'on amène ces deux quakers devant moi. Je veux les voir.

CAPRICE, à *part*.

S'il leur pardonne, c'est qu'il l'aime comme il n'a jamais aimé...

SCENE VII.

LE MARQUIS, *seul*.

C'est à ne pas y croire. Moi l'homme le plus ennuyé de la terre, le plus blasé des hommes, j'ai écouté avec la curiosité d'un enfant ce qu'un autre enfant m'a raconté tout à son aise. Elle m'a intéressé, elle m'a fait rire, elle m'aurait fait pleurer, je crois, si elle l'eût voulu. Décidément je suis malade.

SCENE VIII.

MONTREUIL, SIMON, DANIEL, LE MARQUIS DE KERMARE.

MONTREUIL.

Monseigneur, voilà ces deux hommes... (*Il sort.*)

SIMON, à *part*.

Nous sommes chez un grand seigneur, à coup sûr.

DANIEL, à *part*.

Comme mon cœur a battu en posant mon pied dans ce palais ! Quels souvenirs !... Mais ce n'est pas ce qui m'amène...

LE MARQUIS.

Vous êtes quakers, et vous osez pénétrer chez moi !

DANIEL.

Un quaker ne craint que Dieu.

LE MARQUIS.

Pas de jérémiades. D'où viens-tu ?

DANIEL.

De Philadelphie.

LE MARQUIS.

Que viens-tu faire ici ?

DANIEL.

Te rendre un service.

LE MARQUIS.

Toi !

DANIEL.

Tu es la haine , l'opprobre , l'indignation des quakers, mes frères.

LE MARQUIS.

Est-ce pour me dire cela que tu t'es dérangé ? Est-ce pour me dire cela que tu m'as fait rompre un charmant entretien avec ma délicieuse quakeresse ?

DANIEL.

Toi avec une quakeresse, tu mens !

LE MARQUIS.

Elle est de ton pays, de Philadelphie.

DANIEL.

Tu mens. Son nom ?

LE MARQUIS.

Ève.

DANIEL.

Ma fille ?

LE MARQUIS.

Ève est ta fille ?

DANIEL.

Ma fille est ici ! Mais elle était venue pour... Bénis le ciel que je sois arrivé à temps. Va , fais-la venir, rends-la-moi.

LE MARQUIS.

Te la rendre ! moi qui l'ai fait enlever.

DANIEL.

Enlever ! Ah ! mon Dieu ! Mais tu ne sais donc pas ?...

LE MARQUIS.

Je sais qu'elle est belle et qu'elle me plaît ; voilà pourquoi je l'ai fait enlever.

DANIEL.

Infamie ! infâme !

LE MARQUIS.

Quaker, tu abuses de la paternité. Allons, va-t'en ! et remercie le ciel qu'en faveur d'Eve, je t'aie fait grâce de la vie.

DANIEL.

Je ne m'en irai pas sans elle. Rends-la-moi, te dis-je, ou bien...

LE MARQUIS.

Des menaces ! c'est à merveille !... (*Il sonne ; trois Domestiques paraissent, précédés de Montreuil.*) Montreuil, conduis ces deux hommes à l'office, et fais-les déjeuner.

SIMON, à part.

J'avais bien dit que cet homme était un grand seigneur.

DANIEL.

Je resterai à cette place jusqu'à ce que tu m'aies rendu ma fille ou qu'un autre que toi m'ait refusé justice. Mais celui-là ne me la refusera pas.

LE MARQUIS.

Et quel est donc cet homme si puissant ?

DANIEL.

Ton père.

LE MARQUIS.

Lui ! C'est le dernier auquel j'aurais pensé. A ton aise. Attends-le. Je t'ai offert à déjeuner, veux-tu qu'on te serve ici ?... (*A Simon.*) Mon garçon, tu me parais moins entêté... descends donc à l'office.

SIMON.

Oui, monseigneur.

Il sort avec les Domestiques.

DANIEL.

Ma fille dans l'ancre de Kermare ! ma fille sa pri-

sonnière ! Mais où donc est le père de cet infâme qui égorge et qui raille ? Quelle partie de ce palais habite-t-il ? Où est le duc de Kermare ?

SCÈNE IX.

LE DUC DE KERMARE, DANIEL, LE MARQUIS DE KERMARE.

Le duc de Kermare arrive lentement.

LE MARQUIS.

Tiens ! tu as été servi à souhait, le voilà !

DANIEL *fait quelques pas vers le Duc, qui continue à marcher sans le voir.*

Ce serait lui ! Quoi ! c'est là le puissant duc de Kermare ? Ce n'est plus qu'une ombre qui marche.

LE MARQUIS, à Daniel.

Je vous laisse ensemble. (*A part.*) Un quaker et un fou, la conversation ne peut manquer d'être intéressante. Quant à moi, je cours prendre chez les marchands de Québec les bijoux, les parures que je leur ai commandés pour embellir ma nouvelle idole.

Il sort.

LE DUC, assis dans un fauteuil.

Que je souffre, mon Dieu !

DANIEL.

Mon ami, on me fait tort chez toi. Il ne m'écoute pas, il semble rêver... Duc de Kermare !

LE DUC.

Que me veut-on ?

DANIEL.

Mon ami, je te disais qu'on me fait tort chez toi.

LE DUC.

Et c'est à moi que vous venez vous plaindre !

DANIEL.

N'es-tu pas le père du marquis de Kermare ?

LE DUC.

Je ne suis que son père.

DANIEL.

N'est-ce donc pas assez ?

LE DUC, *baissant la tête.*

Non.

DANIEL.

Alors, c'est à l'ancien gouverneur de Québec que je vais parler.

LE DUC.

L'ancien gouverneur de Québec ? je ne le connais pas.

DANIEL.

Que dit-il ? Mais l'ancien gouverneur de Québec, c'est toi.

LE DUC.

Moi ! moi... Oh ! je souffre beaucoup.

DANIEL.

Grand Dieu ! ces paroles, ce regard fixe... Sa raison est égarée... Et ma fille ! ma fille ! Oh ! comment faire arriver ma plainte à son intelligence ? Duc de Kermare, te souviens-tu de la bataille de Québec ?

LE DUC.

Non.

DANIEL.

Quoi ! cette belle et sanglante journée du 13 décembre 1759, ce traité signé de ta main...

LE DUC.

Puisque je ne puis être tranquille ici, je m'en vais.
Il se lève et marche lentement.

DANIEL.

Oh ! tout est perdu s'il s'en va... Ma fille ! ma fille ! Oh ! un dernier moyen... tentons... *(Il va au Duc, le prend par le bras et le conduit à une croisée.)* Regarde ! C'est là que se donna la grande bataille de Québec... Tiens... là .. regarde !... *(Le Duc s'arrête et fixe ses regards sur les endroits désignés.)* Sur ce flanc

incliné de la montagne s'échelonnait l'armée canadienne sous les ordres de monsieur de Moncalm.

LE DUC.

Moncalm !...

DANIEL.

Oui ; et plus bas encore, entre la montagne et le fleuve Saint-Laurent, dix mille cavaliers attendaient, le pistolet au poing, l'assaut des Anglais. C'est toi qui les commandais ces dix mille cavaliers. (*A part.*) Son regard s'anime, son intelligence se dégage.

LE DUC.

C'est vrai. Et l'armée anglaise, qui se préparait à nous assaillir, était commandée par le général... général Wolf.

DANIEL.

Ah ! je crois qu'il se souvient !

LE DUC.

Et là-bas, au flanc opposé de la montagne, était la cavalerie anglaise commandée par l'intrépide Clinton. Ils étaient là.

DANIEL.

Vous étiez ici.

LE DUC.

Ce bois fut incendié.

DANIEL.

Cette poudrière sauta.

LE DUC.

Quelle formidable journée ! Tandis que l'escadre des Anglais, sous les ordres de l'amiral Saunders, rasait le toit de nos maisons, leur artillerie avançait toujours sur nous, qui ne reculions pas. Tout se battait et tout mourait pour toi, belle France, mère lointaine qui ne nous attendais pas mourir. Moncalm mourut sur ce mamelon, Drucourt mourut dans ce ravin, de Lévy

mourut debout comme tous ses aïeux, Brilhac!... On ne trouva plus rien de Brilhac. Ah! monsieur, laissez-moi pleurer! Soyons justes. Les Anglais furent beaux de valeur. Ils étaient sur nous, nous étions sur eux. Nous les tuions, ils nous tuaient; ils nous tuent Moncalm, notre général; nous leur tuons Wolf, leur général. Clinton monte le cheval de Wolf et prend le commandement.

DANIEL.

Moncalm tué, le duc de Kermare se met à la tête des Français, qui n'avaient jamais été plus braves ni plus résolus. Au milieu de cette poussière de feu on voyait un homme calme, le poignet brisé, tenant le drapeau blanc, c'était toi.

LE DUC.

C'est que j'avais un noble exemple devant les yeux : le général Clinton, qui venait vers moi portant son bras en écharpe. Son écharpe, c'était le drapeau anglais, car tous ses porte-drapeaux étaient morts. Clinton! noble adversaire! Les anglais nous écrasèrent, mais ils n'entrèrent dans Québec fumant, démoli, écroulé qu'en passant par-dessus les cadavres de dix mille Français. C'est le seul pont que nous leur laissâmes.

DANIEL.

Il se souvient! il se souvient!

LE DUC.

J'étais vaincu : je signai la capitulation qui faisait passer le Canada aux Anglais, mais à côté de mon nom il y avait une tache de sang ; cela dit bien des choses. Je tombai mourant aussitôt... Mes yeux ne se rouvrirent que dans les bras du général Clinton.

DANIEL.

Qui, en signe d'éternelle amitié, échangea avec toi l'ordre de la Jarrettière contre ta croix de Saint-Louis?

LE DUC.

Grand Dieu ! mais d'où savez-vous cela, vous ?

DANIEL.

Mes traits sont donc bien changés ?

LE DUC.

Quoi ! vous seriez ?...

DANIEL.

Duc de Kermare, voilà ta croix de Saint-Louis que tu m'avais donnée en échange de ma Jarretière en diamans et que j'avais, moi redevenu quaker comme j'étais avant la bataille, conservée comme un gage d'estime du premier capitaine de mon siècle.

LE DUC.

Clinton ! Clinton ! Voilà un des plus beaux jours de ma vie. Mon vainqueur !...

DANIEL.

Ton vieil ami.

LE DUC.

Laissez-moi presser vos valeureuses mains.

DANIEL.

Que je baise ton noble front, mon frère.

LE DUC.

Embrassons-nous, mon frère d'armes, et que nos vieux cœurs se sentent battre. C'est bon, mon Dieu ! de serrer dans ses bras le loyal adversaire d'autrefois !... Ah ! vous m'avez rendu un instant la pensée, la raison, la vie... *(Reculant tout-à-coup.)* Mais pourquoi êtes-vous ici ? Vous m'avez parlé du traité de Québec... Vous venez de bien loin, pâle, brisé de fatigue, en réclamer l'exécution... Vous avez nommé mon fils... Vous m'épouvantez !... Qu'a-t-il fait encore ?

DANIEL.

Il m'a volé ma fille..., et le voilà... *(Il montre le marquis de Kermare, qui rentre accompagné de Montreuil portant un écriin.)*

SCENE X.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE KERMARE, MONTREUIL.

LE DUC.

C'est votre fille qui est ici... c'est votre fille!... (*Il va vers le Marquis.*) Soyez le spadassin le plus redouté de la colonie, le corrupteur dont la renommée est si vaste, qu'elle a franchi les mers, c'est une gloire sur le mérite de laquelle je vous ai dit toute ma pensée. L'arbre de notre race devenait trop vieux pour ne pas se fendre, le chêne des Kermare a rencontré son nœud. Nous eussions été trop vains sans vous. En gentilhomme chrétien, j'ai fini par vous considérer comme un châtiment. Mais ce que mes cheveux blancs ne doivent pas souffrir, c'est que vous fassiez de mon palais l'endroit de vos orgies. Mon palais s'élève sur une forteresse toute meurtrie par les boulets anglais. Une forteresse est un endroit pieux : il faut s'y conduire avec respect, comme dans un temple, car les morts sont aussi sous les dalles.

LE MARQUIS, *prenant l'écrin des mains de Montreuil, l'ouvre et l'examine.*

Je veux lui voir aux bras ces bracelets en rubis ; et aux oreilles ces girandoles étincelantes.

LE DUC.

C'est ainsi que vous m'écoutez !

LE MARQUIS.

Sous ce diadème, elle sera ravissante. Vous disiez donc, monsieur mon père...

Il rend l'écrin à Montreuil, qui sort.

LE DUC.

La liberté de sa fille sur-le-champ, ou je quitte ce palais. Choisissez.

LE MARQUIS.

J'ai choisi.

LE DUC.

Ainsi, vous me chassez !

LE MARQUIS.

Ce palais est le douaire de ma mère.

LE DUC.

Il me chasse ! Mon Dieu ! ceci m'était réservé. Défait, dépouillé, vaincu, abandonné par ma femme, il me restait d'être chassé par mon fils. Que je suis bien récompensé ! Mon fils me chasse. Il se tait. Je sortirai donc aujourd'hui même. Ce sont mes biens qui vous font envie, prenez-les ; moi, j'irai chez le gouverneur, et le lui dirai : Mylord, vous êtes un loyal capitaine, vous m'avez vaincu ; mon fils me chasse. Donnez-moi le passage et le pain des matelots sur une de vos frégates. L'exil, s'il vous platt.

DANIEL.

Tu resteras ici, je le veux.

LE MARQUIS.

Tu as parlé, je crois, vil quaker ?

DANIEL.

Je te dis que ton père restera ici entouré d'honneurs, et que vous allez sortir, toi et les tiens, de Québec, du Canada, de l'Amérique entière. Je vous chasse, moi.

LE MARQUIS.

Je vais te faire châtier par mes esclaves.

DANIEL, *déroulant le traité et lisant.*

« 13 décembre 1759. — Capitulation de l'armée française, vaincue par le général Clinton.

LE DUC.

Saluez, monsieur le marquis de Kermare ; le général Clinton est devant vous.

LE MARQUIS.

C'est le général Clinton !

DANIEL.

« D'une part le général Clinton garantit aux Fran-

« çais la jouissance de leurs propriétés, les autorise à
 « vivre selon leurs mœurs et leurs coutumes; de l'au-
 « tre, le duc de Kermare s'engage sur l'honneur à
 « faire que les Français se conduiront comme de pai-
 « sibles habitans; et, si le présent traité n'était pas fidè-
 « lement observé, les Français seraient chassés du
 « Canada comme des mauvais citoyens, des traîtres à
 « leur parole, et renvoyés en France après avoir été dé-
 « pouillés de leurs biens.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel infernal traité!

DANIEL.

Celui qui chasse son père et qui me vole ma fille,
 est-il un bon citoyen?

LE MARQUIS, *à part.*

Je ne prévoyais pas ce coup-là.... (*Haut.*) Oui, ce
 traité... je l'avoue... semble en effet... vous donner le
 droit... Mais attendez! attendez donc! Lisez-en la der-
 nière clause; lisez-la donc!.... « Si les Français sor-
 « taient jamais des termes de cette capitulation, ils
 « auraient, après avertissement officiel, vingt-quatre
 « heures pour s'y soumettre. » J'ai donc pour moi le
 délai de capitulation, vingt-quatre heures pour me dé-
 cider à vous rendre votre fille ou à être renvoyé du
 Canada. Cela mérite qu'on y pense. Je prends mon
 temps, mylord.

LE DUC.

Il n'y a pas de traité qui... puisse...

LE MARQUIS.

Monsieur mon père, le traité dit cela. Je l'exécute
 fidèlement; faites de même: imitez-moi.

DANIEL.

Eh bien! tremble donc! un poignard est levé sur
 ton cœur; tu seras mort avant vingt-quatre heures,
 avant ce délai dont tu t'empares pour consommer mon
 déshonneur.

LE MARQUIS.

Un assassinat !... plaisanterie... qui oserait ?...

DANIEL.

Celle qui oserait ? c'est ma fille.

LE MARQUIS.

Sa fille ! Oui, cette mission céleste dont elle m'a parlé. Quoi ! c'est pour me tuer !...

DANIEL.

Me la rendras-tu, maintenant ?

LE MARQUIS.

Une jolie femme qui veut m'assassiner ; vous ne pouviez rien me dire, mylord, qui me fit plus désirer de la garder.

DANIEL.

Je cours chez le gouverneur.

LE MARQUIS.

Allez-y donc !

DANIEL.

Il me prêtera la force qu'il a dans ses mains, et je reviendrai avec la force t'arracher ma fille. Je montrerai à ceux qui m'accompagneront le chemin par où je passai autrefois pour aller clouer mon drapeau au sommet de cette forteresse. Alors ils suivaient la trace de mon sang, j'étais soldat, aujourd'hui je suis père, ils suivront la trace de mes larmes...

Il sort.

LE DUC.

Marquis de Kermare, vous n'êtes plus mon fils...

Il sort.

LE MARQUIS.

Montreuil ! Montreuil !

SCENE XI.

MONTREUIL, LE MARQUIS DE KERMARE.

MONTREUIL.

Monseigneur...

LE MARQUIS.

A moi mes gens, mes domestiques, ma maison !

MONTREUIL.

Quelque danger menacerait...

LE MARQUIS.

Obéis...

Montreuil sort.

LE MARQUIS, seul.

Jamais femme ne m'aura coûté tant de peine à conquérir. Rivaux acharnés, pères s'unissant contre moi, traité de capitulation qu'on invoque, déclaration de guerre ; et pour couronner tant de gloire, la femme qui appelle sur moi ce déchaînement d'envies et de colères est venue exprès pour m'assassiner. Il me fallait cette émotion pour éveiller mon âme engourdie. La guerre donc ! la guerre !...

Montreuil et les Domestiques paraissent.

SCENE XII.

LE MARQUIS DE KERMARE, MONTREUIL, LES DOMESTIQUES.

LE MARQUIS.

On va nous attaquer ; oui, nous attaquer. Il faut nous défendre. Vous êtes mes soldats, vous êtes mon armée. Montreuil, je te nomme mon ai-de-camp. Vous, les plus résolus, vous garderez les portes du château ; vous, les galeries qui commandent l'intérieur ; moi je serai partout, et bonne contenance ! Montreuil, donnez leur des armes, et si les munitions vous manquent, faites pleuvoir mes meubles sur la tête des assiégeans. Si cela ne suffit pas, nous mettrons le feu au château. Viens le gouverneur, maintenant, et nous le recevrons bien. Va, Montreuil ! Suivez-le tous... (*Montreuil et les Domestiques s'en vont.*) Le roi Louis XVI saura par moi comment on garde une femme, lui dont

l'aïeul, le roi Louis XV, n'a pas su garder le Canada...
(Appelant.) Caprice ! Caprice !... *(Caprice accourant.)*
 Fais venir la quakeresse. *(Caprice sort.)* Quelle page amusante à tracer dans ce journal que j'écris exprès pour ma mère, pour ma délicieuse mère ? Une intrigue ! mais je lui en dois la moitié ! Vous saurez tout, madame la duchesse ! vous saurez tout ! amour intrigue, assassinats !..... Ah ! elle voulait me tuer !...

SCENE XIII.

LE MARQUIS DE KERMARE, ÈVE.

LE MARQUIS, à Ève, qui entre.

Venez ! venez ! il s'agit de vos protégés, de ces quakers pour qui vous demandiez grâce, et auxquels j'ai pardonné.

ÈVE.

Pardonné !

LE MARQUIS.

Mais que ne vous êtes-vous trouvée là, vous les eussiez vous-même condamnés au dernier supplice.

ÈVE.

Quel crime affreux ont-ils donc commis ?

LE MARQUIS.

Ils ont osé me dire pour se justifier d'avoir été surpris chez moi, qu'ils avaient à me révéler un complot contre ma vie.

ÈVE, à part.

Je tremble.

LE MARQUIS.

Oui, ils m'ont dit qu'une personne dont toutes les paroles sont pleines de clémence, dont toutes les actions respirent la candeur et la vertu, s'était introduite dans mon palais pour m'assassiner.

ÈVE.

Et que leur as-tu répondu ?

LE MARQUIS.

J'ai fait appeler la personne qu'ils accusaient, je lui ai mis ce poignard dans la main... (*Kermare met un poignard dans la main d'Eve.*) ce poignard dont la lame subtile et empoisonnée n'a presque pas besoin d'être conduite pour aller au cœur, et j'ai ouvert ma poitrine. Eh bien! qu'attendez-vous? Frappez! car c'est vous qu'ils ont accusée.

EVE, *jetant le poignard.*

Ils t'ont dit la vérité.

LE MARQUIS.

A deux fois qui donc vous a empêchée de frapper?

EVE.

Est-ce que je te connaissais, quand je te rendis la vie le jour où tu fus piqué par le serpent? Et quand je t'ai connu, pouvais-je, après t'avoir sauvé, te donner la mort?

LE MARQUIS.

Quoi! c'est vous!... ce n'est pas Caprice!... C'est vous!...

EVE.

Oui, c'est moi.

LE MARQUIS.

Elle m'a donc menti, l'autre...

Caprice entrant et portant un plateau d'ébène sur lequel se trouvent une tasse d'or et une tasse d'argent.

SCENE XIV.

LES MÊMES, CAPRICE.

LE MARQUIS.

Viens ici. La vérité?... (*Le Marquis lui montre la piqûre.*) La vérité?

CAPRICE, *s'inclinant, à part.*

Elle a parlé.

LE MARQUIS.

Je t'avais faite libre. Plus bas, esclave, et sers

comme esclave celle à qui tu as voulu voler ma reconnaissance.

CAPRICE.

Oui, monseigneur...

Elle pose le plateau sur un guéridon, prend la tasse d'argent et s'avance vers le marquis de Kermare et Ève, elle reste debout à quelques pas d'elle.

LE MARQUIS, assis.

Qu'on s'étonne encore que je fasse servir les femmes à mes fantaisies nombreuses, bizarres, cruelles quelquefois ! Ai-je tort ? A celle-ci je livre mes secrets et mon or ; un vaisseau ne contiendrait pas toutes les richesses dont je l'ai comblée. Madame l'esclave prétend davantage ; elle aspire à être marquise de Kermare, et, pour mettre ce titre sur sa tête, où j'ai droit de poser le pied quand je monte à cheval, elle me dit qu'elle m'a sauvé la vie, et elle ment. Elle se fait la geôlière, elle veut que je devienne le bourreau de celle à qui je la dois par un dévouement, par un sacrifice dont tu n'aurais pas été capable, négresse.

CAPRICE, s'approchant d'Ève avec la tasse. *A part.*
Patience !

ÈVE, assise.

N'accable pas ma sœur ; pardonne-lui, mon frère.

LE MARQUIS, à Caprice.

Fais ton devoir. A genoux.

CAPRICE, à part.

Enfin !...

Elle se met à genoux et présente la tasse à Ève.

LE MARQUIS.

J'ai ma justice aussi. J'humilie et j'élève... (*A Ève.*)
Je vous donne ses biens, ses droits dans ma maison.
La prisonnière de mon palais en sera la maîtresse. Ne parlez plus de me quitter. Vous ne me quitterez plus.
Tenez ! je vous aime. Oui, je vous aime...

Caprice avance la tasse.

ÈVE, à part et debout.

Il m'aime ! c'est à présent que je tremble...

CAPRICE, présentant de nouveau la tasse à Ève.

Madame, j'attends...

Ève tend la main pour prendre la tasse offerte par Caprice. Le marquis de Kermare, qui s'est placé entre elles deux lui retient le bras.

LE MARQUIS.

Ève ! je vous aime comme je n'ai jamais aimé aucune de ses semblables qui, comme elle, ne m'ont jamais donné qu'un point douteux de leur existence entre un passé qui n'avait pas été à moi et un avenir qui n'était à personne. Si je vous fais tomber avec moi dans cet abîme qui va s'ouvrir sous vos pas, je saurai du moins que nul avant moi n'a terni votre suave ignorance. Ève, la bien nommée, je serai le premier homme à qui vous aurez dit : Je t'aime.

CAPRICE, à part.

Non ! tu ne seras pas le premier ! Elle tombera comme moi.

LE MARQUIS, à Ève.

Vous ne répondez pas ?

CAPRICE.

Plus de poison, le déshonneur ! Le vicomte de Rosenberg n'est pas loin...

Elle jette la tasse au loin.

LE MARQUIS.

Sors d'ici, maladroite esclave !

ÈVE.

Elle n'est plus ton esclave, mais la mienne. Tu me l'as donnée... (À Caprice.) Reste ici, reste avec moi... J'ai peur de lui, oui, j'ai peur de lui ; car je l'aime, je l'aime, je l'aime !

SIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Même décor qu'au troisième acte.

SCENE I.

CAPRICE, ÈVE.

ÈVE.

Tu as été bonne, et je te remercie, ma sœur, de ne m'avoir pas quittée.

CAPRICE, *à part.*

Elle me remercie !

ÈVE.

Ici, avec toi, mon trouble s'en va, le calme descend peu à peu dans mon âme. Je puis recueillir mes pensées, et ma première pensée est pour toi, qui ne seras jamais mon esclave, mais une compagne, une amie. Le veux-tu ?

CAPRICE.

Vous oubliez, chère maîtresse, que le marquis de Kermare n'a consenti à se retirer que sur la promesse que vous lui avez faite d'aller vous parer à l'instant pour la fête, la brillante fête qu'il donne ce soir en votre honneur. J'attends vos ordres pour vous suivre dans votre boudoir.

ÈVE.

Je n'irai pas... Je ne veux pas y aller...

CAPRICE.

Quoi ! après avoir promis ?...

ÈVE.

C'est la peur, ce n'est pas moi qui ai consenti. Je n'ai accepté de mettre ces parures, de me rendre dans ce boudoir, dont le nom seul, je ne sais pourquoi, me fait rougir, que pour m'éloigner de son regard, de sa voix... Mais tu n'as donc pas entendu ce qu'il m'a dit ?

CAPRICE.

Ce qu'il vous a dit, chère maîtresse, c'est ce qu'il dit depuis dix ans à toutes les femmes; ce qu'il m'a dit à moi-même avec le même accent, la même passion, le même entraînement. Il vous a dit : Je t'aime, et comme moi, lorsque j'entendis ce mot si magique dans sa bouche, vous avez frémi d'amour et de crainte.

ÈVE.

Tais-toi ! tais-toi !

CAPRICE.

Puisque vous êtes si bonne, si confiante, je vous dirai encore que cet amour qu'il avait pour moi, s'est évanoui depuis qu'il vous a vue. A votre tour, prenez garde !

ÈVE.

Tu ne mens pas !... Quoi ! cette tendresse brûlante...

CAPRICE.

S'éteindra à la vue de la première femme qui lui plaira davantage, et toutes lui plaisent davantage la première fois.

ÈVE.

Alors, je te plains, ma sœur, car j'éprouve que le mensonge dans l'amour, c'est l'impiété devant Dieu.

CAPRICE.

Mais tous les hommes, heureusement, ne sont pas comme lui ; gardez-vous de le croire dans votre charmante ingénuité. Quelques-uns sont dignes, par leur délicatesse, par leur fidélité, des sentimens qu'ils inspirent. Vous pourrez le savoir un jour.

ÈVE.

Je ne veux plus rien savoir. Retourne près du marquis de Kermare, dis-lui que je ne quitterai pas, que je ne quitterai jamais ces innocens habits ; va, puis reviens près de moi, et ne m'abandonne plus.

CAPRICE.

Je vais faire part au marquis de Kermare de votre

refus de mettre ces parures... (*A part.*) Cette jeune fille est terrible! Elle les mettra pourtant, elle les mettra! mais pour un autre que pour lui.

SCÈNE II.

ÈVE, seule, priant.

Dieu bon! apaise la douleur nouvelle dont mon âme est atteinte; ne souffre pas qu'une autre pensée prenne la place que tu occupais seul depuis mon enfance avec mon amour pour mon père. Je le connais à peine, ce sentiment qui ne vient pas du ciel, et il m'arrache déjà des larmes que je ne puis t'offrir. Ote-moi mon amour! Ôte-moi mon amour! Je n'y veux plus penser... (*Elle va s'asseoir à côté d'une table sur laquelle est un album ouvert et richement relié. Eve feuillète l'album et lit.*)

« Journal de ma vie : à madame la duchesse de Ker-
« mare, ma mère. » Il a encore sa mère!... (*Lisant.*)

« Le 13. Décidément, la vie m'est insupportable. S'il
« pouvait m'arriver quelque malheur. Le 14. Il m'ar-
« rive un grand malheur, ma gracieuse mère, un
« grand malheur! J'aime! et sais-tu qui j'aime? Laisse
« tomber ton voile devant ton visage, j'aime, j'idolâ-
« tre une quakeresse. » Qu'ai-je lu?... Mais cela est
écrit d'hier... (*Lisant.*) « J'idolâtre une quakeresse!

« Ne crois pas, ma gracieuse mère, que cet amour soit
« une de ces fantaisies comme j'en ai eu tant dans ma
« vie; c'est profond, impérieux et doux. Juge si je
« l'aime, je suis timide devant elle; je l'ai respectée,
« moi! » Mais que me disait donc cette esclave? Il
ne m'a pas menti... Est-ce qu'on ment à sa mère? Ah! oui, il m'aime! il m'aime! C'est la vérité! Mal-
heureuse! Pourquoi cette joie?... A quoi m'avez-vous
réservée, mon Dieu! le sauverai-je avec moi, me per-
drai-je avec lui?

LE MARQUIS. *On l'entend dire dans la coulisse :*

Laissez-moi!

ÈVE.

C'est sa voix que j'entends. Du calme, mon cœur, du calme !

SCÈNE III.

ÈVE, LE MARQUIS DE KERMARE, RÈNÉ, TABOUREAU, CAPRICE.

LE MARQUIS, *criant derrière le fond du théâtre.*

Mais je vous dis de me laisser; est-ce que j'ai le temps de vous entendre? C'est une persécution... (*Il entre en scène suivi de près de René et de Taboureau. Il continue de s'adresser à Montreuil.*) Et tu dis que le gouverneur est mort?

MONTREUIL.

On vient d'en apporter la nouvelle à l'instant.

LE MARQUIS.

On meurt donc encore à Québec? Qui doit être singulièrement attrapé, c'est mon quaker, lui qui devait venir avec les gens du gouverneur assiéger le château. Montreuil, ordonne le désarmement; nous n'aurons pas de guerre... (*Montreuil sort. — A Ève.*) Que vient de m'apprendre Caprice? Est-il vrai que vous ne consentiez pas?...

RÈNÉ.

En effet, nous sommes bien hardis...

LE MARQUIS.

Je ne me débarrasserez donc pas de vous? Comment vous êtes-vous introduits?

TABOUREAU.

Nous sommes de la maison, puisque nous avons l'honneur d'être attachés à monsieur le vicomte de Rosamberg.

LE MARQUIS.

Retournez-y...

ÈVE, *à part.*

Je n'ose lever les yeux sur lui...

LE MARQUIS, à Ève.

J'ai lieu de m'étonner de vous voir encore ici. Je vous ai fait pourtant connaître mes désirs, ma volonté. Vous refusez donc de vous y soumettre ? Répondez...

ÈVE, à part.

Du courage.

LE MARQUIS.

Mais répondez donc ! je vous parle.

ÈVE.

Répondez d'abord toi-même à ces deux hommes. Ils te parlent aussi.

LE MARQUIS.

Je vous ordonne...

ÈVE.

Moi, je te prie de leur répondre.

LE MARQUIS.

Soit. Que voulez-vous de moi ? Vite ! voyons, parlez !

TABOUREAU.

Vous tuez toujours dans vos duels.

LE MARQUIS.

Laissez-moi.

RÉNÉ.

Vous vous battez aujourd'hui avec monsieur le vicomte de Rosamberg.

LE MARQUIS.

Encore !...

ÈVE, à part.

Il se bat, dit-il !...

CAPRICE, à part.

Comme elle écoute !

RÉNÉ.

Si vous nous tuez le vicomte de Rosamberg, vous nous faites tout perdre.

LE MARQUIS.

C'est trop fort. Vous vous raillez de moi. Ne savez-

vous donc pas que monsieur de Rosamberg, pour qu'on vous demandez grâce, est le plus brillant, le plus dangereux duelliste de Paris, et que par conséquent il peut fort bien me tuer?...
 ÈVE, à part.

Le tuer ! Oh ! mon Dieu le tuer !...

CAPRICE, à part.

Comme elle se trouble !

ÈVE.

Mon ami, fais ce qu'ils te demandent.

LE MARQUIS.

Vous voudriez ?...

ÈVE.

Je t'en prie, mon frère...

LE MARQUIS, à part.

Comment lui résister ?... (Haut.) Vous le voulez...
 Allons !...

ÈVE, à part.

Il ne se battra pas...

CAPRICE, à part.

Renoncerait-il à ce duel, lui ?

LE MARQUIS.

Le vicomte de Rosamberg, m'a-t-on dit, vous doit cent soixante mille livres.

TABOUREAU.

Et onze deniers.

LE MARQUIS.

Venez, je vous paierai.

ÈVE.

C'est bien, mon frère.

TABOUREAU et RENE.

Ah ! monseigneur...

LE MARQUIS.

Et maintenant vous me permettez de me battre avec monsieur de Rosamberg.

TABOUREAU.

Tant qu'il vous plaira...

ÈVE.

Que dit-il?... (*Haut.*) Quoi! ce duel...

LE MARQUIS.

Ne rencontrera plus d'obstacle de la part de personne. Que je tue monsieur de Rosamberg ou qu'il me tue, ces messieurs sont payés, et vous devez être satisfaite.

ÈVE.

Mais pourtant...

LE MARQUIS.

Je vous ai obéi, ma charmante, obéissez-moi à votre tour... (*Aux créanciers.*) Qu'on me suive.

SCENE IV.

CAPRICE, ÈVE.

ÈVE.

Il se battra donc!... il se battra!

CAPRICE.

C'est un duel à mort.

ÈVE.

Quand?... Je ne sais rien.

CAPRICE.

Cet après-midi.

ÈVE.

Pour quel motif? pour qui?

CAPRICE.

Pour vous.

ÈVE.

Pour moi!

CAPRICE.

Irrité de vous voir en la possession du marquis de Kermare, le vicomte de Rosamberg, qui vous aime aussi, l'a raillé, insulté, provoqué.

ÈVE.

S'il le tuait!

CAPRICE.

L'habileté du vicomte de Rosamberg est sans égale en Europe.

ÈVE.

Ainsi, son sang coulerait pour moi ! Je ne le veux pas.

CAPRICE.

Empêcher le marquis d'avoir un duel !

ÈVE.

Je me jetterai à ses pieds.

CAPRICE.

Il ne vous écouterait pas.

ÈVE.

Je m'attacherai à lui.

CAPRICE.

Il vous repoussera. Ce qu'il aime le plus au monde, sa mère, serait impuissante à le fléchir. Un duel comme celui-là !

ÈVE.

Il n'est donc pas de moyen...

CAPRICE.

Un seul peut-être...

ÈVE.

Quel est-il ? parle !

CAPRICE.

Il faut que l'un d'eux ne se trouve pas au rendez-vous qu'ils se sont donné dans la salle des gardes, pour aujourd'hui à deux heures.

ÈVE.

Il le faut.

CAPRICE.

Le vicomte de Rosamberg manquera à ce rendez-vous si vous le voulez.

ÈVE.

Si je le veux ! Oui, je le veux.

CAPRICE.

Le vicomte vous aime, je vous l'ai déjà dit. En voici

la preuve... (*Elle montre un billet à Ève.*) Il m'a remis pour vous ce billet, où il sollicite le bonheur de vous voir un instant aujourd'hui...

ÈVE, sans toucher au billet.

Ensuite?

CAPRICE.

A votre place, je lui répondrais que je l'attends ici aujourd'hui à deux heures. C'est l'heure choisie pour son duel avec monsieur de Kermare. Je me parerais comme pour la fête de ce soir; je serais gracieuse, séduisante, irrésistible. Oh! ne vous effrayez pas. Je dis ce que je ferais à votre place.

ÈVE.

Je l'écoute.

CAPRICE.

Il viendrait; il oublierait et le marquis de Kermare et son duel, et le monde entier, et l'heure, l'heure surtout; je l'étonnerais, je l'éblouirais, je l'enfermerais dans un cercle d'enchantemens. Il est des regards qui aspirent l'âme et s'en vont suivre. Je le tiendrais en ma puissance, je le fascinerais comme l'aigle de nos Cordillères endort dans les spirales de son vol tout ce qui vient à son cri. Dans son vertige, il n'entendrait, il ne verrait que moi. J'arrêtera sa vie. Le temps ne marcherait plus pour lui. L'heure écoulée, je lui dirais: Regardez! le soleil est loin; celui que j'aime vivra.

ÈVE.

Je ne te comprenais pas; je te comprends. Sors!

CAPRICE.

Laissez-le donc mourir alors. Allez, vous aimez des lèvres, et non du cœur. Oh! que n'est-ce moi qu'aime encore le marquis de Kermare! J'aurais répondu au vicomte de Rosamberg; il serait venu...

Ici la cloche sonne le glas.

ÈVE.

Sors!

CAPRICE.

Entendez-vous le son de cette cloche ?

ÈVE.

Que sonne-t-elle ainsi ?

CAPRICE.

Le glas des morts.

ÈVE.

Qui donc est mort ?

CAPRICE.

Elle sonne pour celui qui va mourir aujourd'hui.

ÈVE.

Aujourd'hui !

CAPRICE.

C'est une plaisanterie de monsieur le marquis de Kermare, une politesse qu'il fait d'avance à celui qui sera tué dans le duel d'aujourd'hui ; et celui-là, c'est le marquis de Kermare.

ÈVE.

Ne dis pas cela ! ne dis pas cela !...

Montreuil, entrant avec une boîte à pistolets et deux épées.

CAPRICE.

Tenez ! voilà les armes !

ÈVE.

Ah ! ces armes, cette cloche sinistre ! Dicte, j'écris...

Elle court à la table.

CAPRICE.

Deux mots seulement : « Venez, je vous aime ! »
Signez.

ÈVE.

Maintenant, viens me faire belle !...

CAPRICE, à part, tenant, sans être plié, le feuillet écrit.

Enfin !...

SCÈNE V.

MONTREUIL, seul ; puis LE MARQUIS DE KERMARE.

On dirait que je leur ai fait peur. Mon aspect, il paraît, n'est pas rassurant.

LE MARQUIS, *entrant*.

Je n'ai jamais reçu tant de bénédictions; il est vrai que c'est la première fois de ma vie que j'en reçois. Grâce à moi, me disaient-ils, ils retourneraient en France, ils reverraient leurs femmes, ils embrasseraient leurs chers petits enfans. Pauvres diables! . . . (*A Montreuil.*) Où est Eve?

MONTREUIL.

Elle vient d'entrer là; elle a semblé fuir à votre approche.

LE MARQUIS.

Toujours la même peur, la même résistance; pourtant j'ai consenti jusqu'ici à tout ce qu'elle a voulu.

MONTREUIL, *lui montrant les armes qu'il a déposées sur la table.*

Monseigneur, je venais... Vous voyez assez du reste pourquoi je viens.

LE MARQUIS.

Tu t'es bien hâté, Montreuil, de préparer les armes.

MONTREUIL.

Vous oubliez, monseigneur, que vous avez écrit hier à ces messieurs pour les prier d'avancer de deux heures le rendez-vous que vous les avez donné. Ils vont arriver, il sera bientôt midi.

LE MARQUIS.

Je ne me souvenais plus de ce contre-ordre. En effet, j'ai prié ces messieurs de se trouver ici deux heures plus tôt, afin d'avoir plus de temps à donner aux apprêts de ma fête. Pareil oubli n'est pas ordinaire chez moi... (*Il appelle.*) Holà! quelqu'un!... (*Un Domestique parait; il lui dit:*) Un flacon de vin d'Espagne...

Le Domestique se retire.

MONTREUIL.

Monseigneur éprouverait ce matin quelque indisposition?

LE MARQUIS.

Oui, pour la première fois de ma vie, je tremble devant une femme. Je ne me retrouve plus, je ne suis plus le même... (*Le Domestique revient, portant sur un plateau un flacon de vin d'Espagne, il se retire; le Marquis boit aussitôt et dit :*) Si j'allais être...

MONTREUIL.

Tué ? C'est impossible, monseigneur.

LE MARQUIS.

Je le crois, certes bien, que c'est impossible. Est-ce que les gens comme moi sont tués ? Mais si j'allais être le jouet d'une intrigue ?... (*Il boit de nouveau.*) Mes ironiques rivaux ne manqueraient pas de venir rire et se moquer en disant : « Il a donc enfin trouvé son maître ! Cette femme fera de lui tout ce qu'elle voudra... » (*Il boit un autre verre.*) Eh bien ! qu'ils soient trompés dans leur infernal espoir ! Elle est à moi, elle ne sera qu'à moi. Je la verrai encore une fois avant de quitter ce palais, et je ne leur laisserai que sa vie à se disputer... (*Il boit encore.*)

MONTREUIL.

Monseigneur, ce vin est terrible. Soyez prudent, sans quoi la mort...

LE MARQUIS.

Que signifient, Montreuil, ces paroles de mauvais augure ? Douterais-tu de mon adresse, aujourd'hui ?... (*Il ouvre sa boîte à pistolets et en prend un.*) Qu'est-ce donc que j'aperçois là-bas au bout du parc ?

MONTREUIL.

C'est Corail, votre petit noir, qui se balance sur l'escarpolette.

LE MARQUIS, tirant un coup de pistolet dans la direction indiquée.

J'ai touché.

MONTREUIL.

Corail est tombé ; il est mort.

LE MARQUIS.

Imbécile, j'ai coupé seulement la corde de l'escarpolette. Va t'en assurer et ne doute plus de la fermeté de ma main... (*Montreuil sort.*) J'avais besoin de m'éveiller, de me rallumer; ma tête est en feu. Elle est là, je veux la voir, j'y vais; et cette fois pleurs, cris, sanglots, désespoir, ne me toucheront pas, ne m'arrêteront pas... (*Il frappe à la porte du boudoir d'Ève.*) Ouvrez! c'est moi; mais ouvrez donc!...

Caprice ouvrant et se plaçant sur le seuil de la porte.

SCENE VI.

LE MARQUIS DE KERMABE, CAPRICE.

CAPRICE.

Que veut monseigneur?

LE MARQUIS.

Je veux entrer.

CAPRICE.

Monseigneur, vous n'entrerez pas.

LE MARQUIS.

Allons donc!

CAPRICE.

Vous n'entrerez pas.

LE MARQUIS.

Et de quel ordre, s'il vous plaît?

CAPRICE.

De l'ordre formel de celle à qui vous m'avez dit d'obéir comme une esclave. Elle m'a ordonné de ne laisser pénétrer personne chez elle.

LE MARQUIS.

Mais, moi?

CAPRICE.

Vous surtout.

LE MARQUIS.

Fais-moi place, te dis-je.

CAPRICE.

Je ne bougerai pas.

LE MARQUIS.

Caprice!!!

CAPRICE.

Frappez.

LE MARQUIS.

Je vais te tuer.

CAPRICE.

Faites.

LE MARQUIS.

Eh bien! alors...

Un Esclave entre apportant une lettre sur un plateau d'or.

LE MARQUIS.

Qui ose entrer ici?

L'ESCLAVE, *présentant le plat d'or.*

De la part de madame la duchesse, votre mère.

LE MARQUIS.

Une lettre de Montréal, de ma mère, de mon idole! Tiens... *(Il jette sa bourse à l'Esclave, qui se retire. Pendant l'incident de la lettre, Caprice a fermé la porte.)* De ma mère! Ah! c'est le bonheur dans l'ivresse! double ivresse, double bonheur. Lisons.

« Mon cher fils, — j'arrive de Paris. Nous n'avons rien de caché l'un pour l'autre. Eh bien! j'ai encore été la plus recherchée, la plus admirée aux dernières fêtes de Fontainebleau. Si Montréal, où je ne suis que depuis quinze jours, n'est pas un enfer aussi aimable que Paris, on s'y amuse encore, puisque je suspends cette lettre pour me rendre à un bal que donne lord Herbert aux dames de la colonie. Sans adieu, mon Acton... » *(Le Marquis s'interrompt.)* Je suis sûr d'avance du plaisir qu'elle aura goûté à cette fête. Écoutons-la. « Je reviens, mon Aston, de la soirée de lord Herbert. Quel éclat! quel faste! quel enivrement! c'était splendide. A cinq heures, nous

« nous sommes embarqués sur le lac. Des folles ont
« voulu se baigner. J'ai été une de ces folles. » J'en
étais bien sûr. « Quelle nuit ! Tandis que mon front
« ruisselle de la sueur du bal, mes bras sont encore
« humides des eaux glacées du lac. Par grâce, mon
« cher Acton, une minute de repos, et je reprendrai
« mon récit, car je n'ai pas fini... » Que vois-je ? « Le
« frisson me prend, mes dents claquent, ma vue se
« trouble, je délire, je le sens... » Ah ! mon Dieu ! ce
qui suit n'est pas de l'écriture de ma mère. Miséricorde !
« Madame la duchesse de Kernare vient de mourir. »
Morte ! morte ! vous, ma mère ! oh ! ce n'est pas possible,
mes yeux me trompent. Mais c'est écrit là, là. « Cette
« nuit de plaisir l'a tuée. » Ah ! ma mère ! je ne vous
verrai plus. Horrible, horrible chose ! Tuée au sortir
d'un bal ! Partir belle, triomphante, joyeuse, duchesse,
et revenir cadavre ! Affreuses fantaisies de la mort !
Serait-ce un exemple ? Et rien pour nous avertir, pour
nous préserver d'un sort semblable. Qui me préser-
verait ? Mon or ? Ma mère était plus riche que moi ; elle
est morte ! Ma puissance ? Elle possédait dix fois plus
d'esclaves que moi ; elle est morte ! Partout des re-
fuges inutiles. On s'étourdit, voilà tout. On trouble
l'eau, la vérité reste au fond. Ma mère, la vérité, c'est
que nos joies, les vôtres et les miennes, étaient fausses,
menteuses, empoisonnées. Pour ma part, bals, festins,
duels, nuits agitées, me tyrannisent, m'accablent à la
fin. J'en suis las. S'il n'y a rien au-delà de cette vie,
qui me paiera ce que j'ai déjà souffert sous ce masque
de gaité que la mort vient de vous arracher ? Et s'il
y a quelque chose !... Ma mère, qu'y a-t-il ? Nous n'avons
rien de caché l'un pour l'autre, venez-vous de m'é-
crire encore de votre main quelques minutes avant vo-
tre mort. Eh bien ! ma mère, je vous en supplie par
l'immense tendresse que j'ai toujours eue pour vous,
par l'immense regret de votre perte, par le doute qui

me dévore le cœur, par l'amour qui combat avec ma douleur, répondez-moi : qu'y a-t-il? Voyez, j'ai un pied dans ma vie passée, un pied dans ma vie à venir. Je vous le demande avec toutes mes larmes, ma mère, qu'y a-t-il?...

La porte du fond s'ouvre; le duc de Kermare s'avance à pas lents avec une clé à la main.

SCÈNE VII

LE MARQUIS DE KERMARE, LE DUC DE KERMARE.

LE DUC.

La mort de madame votre mère, que je viens d'apprendre, vous fait légitime possesseur de ce palais. J'en sors. Avant de le quitter, je vous recommande mes gens, de vieux serviteurs qui ne peuvent me suivre en France : la plupart sont d'anciens soldats blessés sous mes ordres. Soyez meilleur pour eux que vous ne l'avez été pour votre père. Voici la clé de la principale issue de votre palais. Elle ouvre la porte qui donne sur le parc; trois fois j'en sortis en 1759, mon épée d'une main, le drapeau blanc de l'autre; trois fois l'ennemi recula : à la quatrième, on me ramena enveloppé dans mon drapeau. On me croyait mort, glorieux linceul!... (*Le Marquis reçoit en tremblant cette clé.*) Aujourd'hui j'en sors chassé par mon fils. Venez me l'ouvrir...

Le marquis de Kermare a écouté son père sans l'interrompre; quand son père a fini de parler, il tombe à ses pieds et il y dépose la clé.

LE DUC, relevant son fils.

Je reste.

LE MARQUIS, à part.

Ma mère! ma mère! m'auriez-vous répondu? Ève! Ève! est-ce donc ainsi que vous voulez être aimée?

LE DUC.

Je vais prendre le deuil pour madame votre mère.

LE MARQUIS.

Vous?... Vous lui pardonnez donc?

LE DUC.

En faveur de l'action que vous venez de faire.

LE MARQUIS.

Et moi, mon père, moi?

LE DUC.

Mon fils, il y a encore un père, un vieillard comme moi, à qui vous devez une réparation. Injuré, maltraité, déshonoré par vous, il est assis maintenant aux portes de votre palais, pleurant et redemandant sa fille.

LE MARQUIS.

Dites à Daniel que sa fille lui est rendue ; qu'il vienne la chercher.

LE DUC.

Mon fils, tu ne m'as jamais embrassé...

Le duc et le marquis de Kermare se jettent dans les bras l'un de l'autre. — Le duc de Kermare sort.

LE MARQUIS.

J'étouffais, je respire. Cette consolation m'est venue de mon père ! Mais pourquoi Ève n'est-elle pas là, puisque tout ceci n'est point un songe ? Qu'elle vienne pour voir pleurer celui qui en a tant fait pleurer d'autres. Ma mère, ma mère ! vous m'avez répondu. Il y a quelque chose là-haut. (*Il appelle.*) Montreuil ! (*Montreuil paraît.*) Introduis ici mes esclaves.

MONTREUIL.

Oui, monseigneur...

Montreuil sort.

LE MARQUIS.

Il me semble que mon ancienne existence se détache de moi et me quitte. Oui, ma mère ! oui, Ève, je vous ai comprises, vous la morte adorée, vous la vivante chérie.

SCENE VIII.

LE MARQUIS DE KERMARE, TOUS LES ESCLAVES.

LE MARQUIS.

Ne tremblez pas ainsi. Ce n'est pas pour vous punir que je vous ai fait appeler; cela vous étonne. Vous tous que j'ai avilis, foulés, torturés avec le fouet et le bâton, au nom du Seigneur notre Dieu et d'Eve la quakeresse, je vous fais libres. Vous êtes libres, vengez-vous!... (*Tous les esclaves se courbent.*) Relevez-vous, mes frères, nous sommes tous égaux. Eve, je veux être encore plus grand à tes yeux.

MONTREUIL, *entrant précipitamment.*

Monseigneur, messieurs de Rosamberg, d'Apremire, de Gondrin et leurs amis, lassés de vous attendre dans la salle des gardes, m'ont forcé de les introduire dans vos appartemens; ils m'ont suivi, ils viennent...

LE MARQUIS.

Mon duel avec eux! c'est juste, mon duel...

MONTREUIL.

Monseigneur, les voilà...

SCENE IX.

LE MARQUIS DE KERMARE, LE VICOMTE DE ROSAMBERG, LE CAPITAINE MONTBRUN, LE COMTE D'APREMIRE, LE CHEVALIER DE GONDRIN, JEUNES SEIGNEURS, ESCLAVES, DOMESTIQUES.

LE VICOMTE.

Êtes-vous prêt, monsieur le marquis?... nous le sommes.

LE MARQUIS.

Je ne me battraï pas.

LE VICOMTE.

Avons-nous mal entendu?

LE MARQUIS.

Je ne me battraï pas.

LE VICOMTE.

Vous ne vous battez pas! Et mon voyage! et ma

mission ! Marquis de Kermare, vous savez de quel nom on appelle ceux qui se conduisent comme vous ?

LE MARQUIS.

Je le sais.

LE VICOMTE.

Je suis vraiment fâché, mais il est dur de retourner à Versailles comme j'en étais parti. Je suis forcé de vous dire, en présence de ces messieurs, que vous êtes un lâche, et je le répéterai en France, à la cour, à toute la noblesse, quand je lui rendrai compte de ma mission.

LE MARQUIS.

Du courage ! mon Dieu !

LE CAPITAINE.

Marquis de Kermare, vous êtes un lâche, et je brise votre épée...

Il brise l'épée du marquis de Kermare.

LE MARQUIS.

Portée par mon aïeul à la bataille de Denain !

LE COMTE.

Marquis de Kermare, vous êtes un lâche, et ce soufflet vous enlève votre titre de marquis...

Il lui jette son gant.

LE MARQUIS, *désignant la joue frappée.*

Mon père vient d'y poser ses lèvres respectées.

LE CHEVALIER.

Marquis de Kermare, vous êtes un lâche..., et...

UN ESCLAVE.

Non ! cet homme n'est pas un lâche. C'est un Dieu...

L'Esclave tombe aux pieds du marquis de Kermare.

LE MARQUIS.

Relève-toi, mon frère, je ne suis pas un Dieu, mais un homme ; je suis de la religion de celle que j'aime : je suis quaker.

Tous les jeunes Seigneurs se mettent à rire.

LE VICOMTE.

Dernier des Kermare, vous êtes le dernier des hommes !

LE MARQUIS.

L'Amérique insurgée manque des défenseurs : qui veut me suivre ?

LES ESCLAVES.

Tous.

LE MARQUIS.

Vous êtes libres par moi, que les Américains soient libres par vous. Eve, comme tu m'aimeras au retour, comme tu me pleureras si je ne reviens jamais. Venez !

Au moment où le Marquis va s'en aller, suivi de tous ses esclaves, qui sortiront avec lui et accompagné des jeunes Seigneurs qui s'arrêteront à la porte, Caprice sort du boudoir et paraît sur le devant de la scène. Elle retient le vicomte de Rosanberg resté le dernier des jeunes Seigneurs qui ont poursuivi le Marquis jusqu'à la porte et ont formé une espèce de demi-cercle depuis la porte jusqu'au devant de la scène.

CAPRICE, au vicomte de Rosanberg, lui remettant un billet et lui montrant la porte du boudoir.

Elle est là.

LE VICOMTE, passant la lettre d'Eve au chevalier de Gondrin qui est le plus rapproché de lui.

Messieurs, on sera content de moi à Versailles. Voici la preuve de ma victoire : faites passer.

Il entre dans le cabinet et en ferme la porte. Le chevalier de Gondrin fait passer en riant le billet au capitaine Montbrun, qui à son tour le fait aussi passer en riant à un troisième seigneur. A cet instant Daniel paraît sur le seuil de la porte.

DANIEL.

Ma fille ! où est ma fille?... (Le dernier Seigneur fait passer le billet à Daniel qui y jette les yeux et s'écrie :) Dieu ! qu'ai-je lu ! Ah ! je n'ai plus de fille !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Décor du premier acte.

SCÈNE I.

DANIEL, FOULE DE QUAKERS ET DE QUAKERESSES.

DANIEL.

Point de pompe, vous dis-je, point de magnificence vaine. Que notre joie soit calme en célébrant, avec toute l'Amérique, le premier jour de notre indépendance, en recevant parmi nous le brave capitaine qui a délivré la Pensylvanie.

TOBY.

Notre reconnaissance pour cet étranger, devenu notre frère, sera donc stérile, Daniel?

DANIEL.

Il aura la plus belle des récompenses. Mais je vous le dis encore, soyons calmes; car, tandis que nous sommes heureux ici, j'apprends par une jeune esclave qui arrive de Québec, que des milliers de Français, frappés par l'exil, sortent de cette colonie. Vous qui avez maintenant une patrie, songez à ceux qui n'ont plus de patrie.

SIMON, *entrant et allant vers Daniel.*

Daniel, des Français venant du Canada demandent l'hospitalité.

DANIEL.

Des Français!

TOBY.

Cette esclave ne t'avait pas trompé.

SIMON.

Le duc de Kermare est à leur tête.

DANIEL, *à part.*

Le duc de Kermare! Quel nom! le père de celui qui

fait que je n'ai plus de fille... (*Haut.*) C'est ici, dans cette maison, qu'il faut conduire ces Français. Venez tous ! allons au-devant d'eux. Venez !

SCÈNE II.

EVE, seule, costumée en quakeresse comme au premier acte.

Ils ne sont plus là. J'attendais qu'ils fussent partis. Entendre la voix de mon père et ne pas me jeter dans ses bras ! me cacher ! toujours me cacher ! Mais soyez bénie, maison où s'est écoulée mon enfance ! Quel bonheur de la revoir ! Maintenant, je puis mourir, je l'ai revue. Mais mon père ? il ne me verra pas ; il ne me reverra jamais. Si l'on venait !... C'est que je n'ai pas la force de me détacher d'ici. Qu'ai-je donc fait, mon Dieu ? J'ai aimé, et je suis condamnée à souffrir toute la vie... J'ai entendu du bruit... non... Tout m'effraie... Mais tout est encore à sa place ici. La table où je travaillais le soir, la vieille Bible où j'appris à lire en suivant le doigt de mon père. Voilà son fauteuil... (*Elle se penche avec tendresse sur ce fauteuil, comme si Daniel y était assis.*) Mon père, si vous étiez là, je vous dirais... je vous dirais tout.

SCÈNE III.

EVE, LE VICOMTE DE ROSAMBERG.

LE VICOMTE, ne voyant pas Ève.

Ma foi ! j'ai pris les devants, la maison m'était condue...

EVE

Monsieur de Rosambert. Ah ! c'est Dieu qui vous envoie.

LE VICOMTE.

Du tout. C'est le nouveau gouverneur de Québec qui nous chasse. Mais vous, comment vous trouvez-vous ici ?

ÈVE.

J'étais avec vous ; je suivais vos pas ; j'attendais que vous fussiez à Philadelphie pour vous mettre en présence de mon père. Dieu vous a conduit dans sa maison : écoutez-moi, monsieur de Rosamberg ; vous avez exigé, obtenu de moi, un serment qui me tue.

LE VICOMTE.

Vous savez à quel prix je l'ai obtenu...

ÈVE.

Il me tue. Il faut me délier de ce serment ; il faut que je puisse dire à mon père...

LE VICOMTE.

Vous n'y pensez pas.

ÈVE.

Je ne pense qu'à cela. Il faut que je puisse dire à mon père que le vicomte de Rosamberg, maître de mon honneur un jour dans le palais du marquis de Kermare, fut si ému de mes larmes, si épouvanté de mon effroi, si loyal et si bon devant tant de douleur, qu'il posa un genou en terre et me dit : Soyez respectée par moi, mademoiselle.

LE VICOMTE.

De grâce ! de grâce ! parlez plus bas ; on pourrait entendre vos éloges ! Mais vous jurâtes de me laisser toute la gloire d'un triomphe que j'eus à vos yeux le mérite de ne pas remporter. J'ai votre serment...

ÈVE.

Vous vous trompez : vous avez ma vie. Voyez si vous voulez que je meure ou que je vive.

LE VICOMTE.

Quoi ! vous exigeriez aujourd'hui ?...

ÈVE.

Que vous disiez la vérité à vos amis, à tous ces jeunes seigneurs qui vous virent entrer dans mon appartement. La vérité, cela se dit à tout le monde.

LE VICOMTE.

Encore une fois, c'est impossible. Je ne suis venu en Amérique... mais toute la France le sait, les gazettes l'ont appris à toute l'Europe... je ne suis venu que pour me battre avec le marquis de Kernare et lui prendre la femme qu'il aimerait le plus. Je ne me bats pas avec lui, fâcheux contre-temps qui ressemble beaucoup à un ridicule ; je puis lui ravir celle qu'il aime, et je la respecte, ridicule réel ; et vous voulez pour m'achever que je fasse confidence au monde entier de ce plus grave, de ce second ridicule ! Quand on est aussi vertueux, me dirait-on à la cour de Versailles, on reste chez soi, monsieur le vicomte. J'ai ma réputation à conserver aussi.

EVE.

C'est donc ma mort qu'il faut à votre réputation ?

LE VICOMTE.

Je le vois, vous ne savez pas ce qu'est le ridicule en France, à Paris, à Versailles surtout. Le ridicule ! grand Dieu ! Mais le général qui a fui lâchement au jour du combat, mais le brigand qui assassine au coin d'un bois, se réhabilitent, rentrent par quelque porte dans la société : l'homme ridicule ne se relève jamais ; non, jamais ! On marque les scélérats à l'épaule, cela se cache ; les hommes ridicules, on les marque au front, cela se voit toujours.

EVE.

Je vous croyais meilleur après avoir été si bon.

LE VICOMTE.

(*A part.*) Pauvre enfant !... (*Haut.*) Demandez-moi ma vie, mais cessez de me demander l'aveu public d'une action qui me ferait plus odieux qu'un criminel. Oui, demandez-moi ma vie, car je n'y résisterais pas, je me tuerais si, par faiblesse, par pitié, par entraînement, je consentais à ce que vous exigez.

ÈVE.

Je n'exige plus rien. Un serment, je le sais, est un acte terrible. Celui qui le trahit, trahit Dieu ; c'est la damnation irrémissible, éternelle de l'âme. Eh bien ! je trahirai mon serment, j'irai trouver ces jeunes seigneurs partout où ils seront... Oh ! je les trouverai ! et je leur dirai la vérité ; car il y a deux hommes dont l'estime m'est plus chère que ma vie dans ce monde, et que ma vie dans l'autre : l'un, c'est mon père ; l'autre... l'autre, que vous importe, pourvu que je sois damnée.

LE VICOMTE.

(*A part.*) Elle me désespère... (*Haut.*) Écoutez-moi. Je vais faire venir ici tous ces messieurs, puisque vous le voulez...

ÈVE.

Oui...

LE VICOMTE.

Votre père, tout le monde, et je dirai : Oui, la jeune fille que voilà, je l'ai prise à monsieur de Kermare, ainsi que je m'y étais engagé à Versailles devant toute la cour. C'est vrai : oh ! je dirai cela. Mais je dirai ensuite : De cette jeune fille, messieurs, j'ai fait ma femme. Parlez : voulez-vous être vicomtesse de Rosamberg ? Réfléchissez ; je pars ce soir.

ÈVE.

Et moi tout de suite, car mon père va venir... Mais vous, restez, et dites-lui : Une pauvre fille simple et pure, le bâton de vieillesse de son père, le sourire de sa maison, l'orgueil de sa ville, a prié un gentilhomme, elle l'a supplié avec ses plus saintes larmes, de proclamer son innocence pour qu'elle pût rentrer le front haut, la main sur le cœur, dans sa ville, sous le toit de son père ; et ce gentilhomme lui a répondu : Non, reste infâme, ou meurs !... Je ne veux pas être ridicule... Osez-vous dire cela ?... Mais prenez garde,

monsieur de Rosamberg, vous allez être ridicule... Tenez, tenez, vous pleurez.

LE VICOMTE.

Vous avez jusqu'à ce soir pour vous décider à être ou non vicomtesse de Rosamberg. Adieu, mademoiselle, adieu!

SCENE IV.

EVE, seule.

Il s'en va! plus d'espoir! Oh! c'est horrible! Lui seul pouvait me sauver par un mot de sa bouche; il ne veut pas le dire. Dites-le donc à sa place, vous, mon Dieu! on vous me rendra compte là-haut de votre silence... Mais j'entends des pas; c'est mon père. Fuyons!

SCENE V.

LE DUC DE KERMARE, LE COMTE D'APREMIRE, LE CAPITAINE MONTBRUN, LE CHEVALIER DE GONDRIN, et les autres JEUNES SEIGNEURS, vus aux actes précédens.

DANIEL, au duc de Kermare.

Sois le bien-venu!... (*Désignant le duc de Kermare aux Quakers.*) Mes frères, voilà le plus loyal des hommes, un grand nom dans le passé, un cœur plus grand encore, le duc de Kermare.

LE DUC.

Ces jeunes seigneurs sont les enfans de mes anciens compagnons d'armes. Quoique le nouveau gouverneur de Québec m'ait excepté de la mesure rigoureuse qui les a frappés, j'ai voulu partager leur sort. Je retourne avec eux en France; je vais rendre compte au roi, mon maître, de la haute mission que son aïeul me confia il y a trente ans, en me nommant gouverneur du Canada et général des armées de la colonie. Je suis vieux pour un si long voyage, mais c'est un devoir. Le jour où je

reçus cette marque d'estime, sa majesté me dit devant toute la cour : « Mon cousin, pour défendre le Canada, je vous donne trois choses sacrées : cette épée, qui a appartenu au grand Condé, ce drapeau brodé par la reine, et l'honneur de la France, » ajouta le roi, en me montrant trois cents gentilshommes destinés à me suivre et choisis parmi les plus braves de ses armées. Sire, dirai-je bientôt à sa majesté Louis XVI, les lois de la guerre m'ont forcé de céder le Canada, mais je vous restitue les trois choses sacrées qui m'avaient été confiées pour le défendre. Sire, voici le tronçon de l'épée. Sire, voilà ce que la mitraille a laissé du drapeau ! Votre aïeul m'avait aussi donné trois cents gentilshommes. Sire, ils sont tous morts pour vous, je reviens seul. Voilà l'honneur !... (A Daniel.) Maintenant, noble ami, j'ai compté sur votre protection pour traverser votre ville et m'embarquer ce soir pour la France avec tous ces jeunes gens.

DANIEL.

Vous êtes tous mes hôtes, vous êtes chez vous. Partagez notre bonheur. Aujourd'hui Philadelphie célèbre dans une fête de famille l'arrivée de celui à qui elle doit sa délivrance. Dans quelques instans notre libérateur sera au milieu de nous... (Au duc de Kermare.) Tu es triste, frère.

LE DUC.

J'avais un fils.

DANIEL.

A qui le rappelles-tu ?

LE DUC.

Depuis six mois, j'ignore ce qu'il est devenu, et je quitte aujourd'hui l'Amérique avec la triste pensée que je ne le reverrai plus... (A voix basse.) Et votre fille ?

DANIEL, à demi-voix.

Paix aux morts ! elle est morte à Québec, dans ton palais, il y a six mois.

LE DUC, *de même.*

Et si elle revenait un jour se jeter dans vos bras ?

DANIEL, *de même.*

Ne dis pas cela ! je serais forcé de les armer contre elle de l'impitoyable sévérité de nos lois.

LE DUC, *de même.*

Vous son père ! ou tes lèvres ou tes yeux ont menti ; pourquoi ces pleurs, vieillard ?

SIMON, *entrant et criant :*

Le voici ! le voici ! il voulait échapper à nos embrassemens, mais quelqu'un l'a reconnu et l'a signalé à la foule ; il vient vers toi, Daniel.

DANIEL.

Messieurs, c'est un Français comme vous.

LE DUC.

Un Français ! ah ! c'est un beau jour dans l'exil.

DANIEL.

Vous le connaissez sans doute, c'est le vicomte de Rosamberg.

TOUS, *avec étonnement.*

Le vicomte de Rosamberg !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE VICOMTE DE ROSAMBERG.

LE VICOMTE.

C'est par trop plaisant ! moi, vainqueur ! De qui se moque-t-on ?

DANIEL.

Mais c'est lui !

LE VICOMTE.

Moi j'ai remporté une victoire ! Mais j'arrive de Québec avec ces messieurs, qui ne sont pas plus vainqueurs que moi, j'imagine.

LE COMTE.

Il se passe quelque chose d'extraordinaire ici.

DANIEL.

Comment, n'est-ce pas toi qui as été fait lieutenant au siège de New-York? capitaine à celui de Boston? général à Rhode-Island?

LE VICOMTE.

Allons donc!

DANIEL.

Tu n'es donc pas le vicomte de Rosamberg?

LE VICOMTE.

Par exemple! Et le seul de mon titre en Europe, s'il vous plait.

DANIEL.

Et qui donc a vaincu nos ennemis?

TOBY, *accourant.*

C'est lui! Il vient! Il s'avance! Le voici...

Cris du peuple, acclamations au dehors. Le marquis de Kermare, accompagné du peuple qui porte des palmes. Jeunes filles vêtues de blanc.

SCENE VII.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE KERMARE.

LE DUC.

Mon fils!

TOUS.

Le marquis de Kermare!

LE MARQUIS.

Assez de bonheur! trop de gloire!... (*Au duc de Kermare.*) Mon père, es-tu content de me revoir?

LE DUC.

Mon fils, on ne meurt pas de joie.

LE MARQUIS.

Et toi, Daniel?

DANIEL.

As-tu donc oublié le passé? Tu crois que la gloire...

LE MARQUIS.

Ajoute à mon pardon tout ce qui manque à cette gloire.

DANIEL, à part.

Que le père se taise ; magistrat, fais ton devoir... (*Haut, au marquis de Kermare.*) Frère, la Pensylvanie sauvée par toi t'accorde le titre de citoyen et te nomme, pendant tout le cours d'une année, chef, pontife, magistrat suprême de Philadelphie.

LE MARQUIS.

Merci ! ma nouvelle patrie, merci !

LE VICOMTE.

Un mot, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Je te devine... (*Aux Seigneurs.*) Le jour où une illumination soudaine éclaira les abîmes de ma vie, ce jour-là, traité de lâche par vous tous, je me jetai dans le feu de la guerre pour en être consumé. L'insurrection m'accepta ; mais, devenu quaker, je ne voulus pas faire la guerre sous mon nom ; je pris le tien, vicomte de Rosamberg, et je l'ai rendu fameux ; c'est ma seule vengeance contre les outrages ; c'est aussi ma réponse à vos défis, à vos insultes, messieurs. Dites encore si le marquis de Kermare est un lâche... (*Au vicomte de Rosamberg.*) Mon frère, pardonne-moi la gloire.

LE VICOMTE.

Jamais ! qui me pardonnerait à moi ? C'est un nouveau due plus difficile que vous avez inventé, monsieur le marquis ; j'en accepte le défi : dans peu vous en connaîtrez l'issue. Ridicule ! le vicomte de Rosamberg n'en sera jamais !...

Il sort.

LE MARQUIS.

Plus calme, il reviendra serrer ma main... (*Des cris éclatent au dehors.*) Quels sont ces cris?... (*A part.*) Elle n'est pas sortie de ma pensée. Ève !... Je ne l'aperçois pas ; et pourtant c'est pour elle seule que je suis ici.

TOBY, à Daniel.

Daniel, on t'amène une des femmes qui ont mérité

le voile noir. On te l'amène pour que tu prononces sur elle la sentence d'exil.

DANIEL.

Un tel jour!... Son nom ?

TOBY, *bas à Daniel.*

C'est ta fille.

DANIEL, *bas à Toby.*

Ta main, Toby, pour qu'on ne me voie pas chanceler... (*Haut.*) Le magistrat, le juge de Philadelphie, ce n'est plus moi, c'est celui-là. A lui seul le droit de punir ou d'absoudre la coupable.

LE MARQUIS.

Moi, punir !

DANIEL.

Nos lois sont promptes. On te l'amène. Frappe ou pardonne... (*Aux Quakers.*) Venez, mes frères; qu'il soit seul avec l'accusée et Dieu.

LE DUC.

Mon fils, vous êtes presque aussi élevé qu'un roi, vous avez été brave, vous êtes grand; soyez juste, il ne vous manquera que la couronne.

LE MARQUIS.

Pourquoi ce pénible devoir à remplir, quand mon cœur n'est plein que de la douce pensée de revoir Eve? On vient; si c'était elle! Non, c'est la femme coupable. Elle s'avance couverte d'un voile noir. Oh! je me sens ému d'une pitié profonde!

SCENE VIII.

ÈVE, voilée, amenée par DEUX QUAKERS, KERMARE.

LES DEUX QUAKERS se retirent et ferment la porte

LE MARQUIS.

Approche, ma sœur.

ÈVE, *à part.*

Grand Dieu! c'est lui.

LE MARQUIS.

Ouvre-moi ton âme tout entière.

EVE, à part.

Ah ! je me sens mourir !

LE MARQUIS.

Dis-moi tout bas la vérité. Eux, ils sont sévères ; moi, vois-tu, ma sœur, j'ai souffert, je suis compatissant. Je ne te condamnerai pas encore ; ne sais-je pas de quelle distance on revient au bien ?

EVE.

Mon supplice commence.

LE MARQUIS.

Est-ce l'amour qui a désolé ta vie ?

EVE.

J'ai aimé, j'aime encore...

LE MARQUIS, à part.

Quelle voix cette voix me rappelle !... (Haut.) Et tu n'as pas songé au désespoir de celui que tu aimes ?

EVE.

C'est pour lui que je suis à cette place.

LE MARQUIS.

Pour lui !

EVE.

Sa vie était menacée ; il fallait retenir une épée, un jeune homme. Une femme était près de moi ; elle me dit : Appelez ce jeune homme, celui que vous aimez vivra.

LE MARQUIS.

N'achève pas !

EVE.

Enfin, il fut sauvé, lui ! Une femme riait à mes côtés. Je sortis. Des jeunes gens m'attendaient pour me saluer de leurs rires sanglans. Je cherchai la croisée la plus haute pour me précipiter ; j'allai... Un vieillard m'arrêta et me reçut dans ses bras ; il me plaignit, il m'appela sa fille, et je ne me tuai pas.

LE MARQUIS.

Oh ! j'aurais fait comme lui ; tu aurais eu toute ma pitié.

ÈVE.

Je ne veux pas de votre pitié, car je jure...

LE MARQUIS.

Eh bien ?

ÈVE.

Je n'ai rien dit, n'est-ce pas ? Détestez-moi, fuyez-moi comme font les autres ; chassez-moi.

LE MARQUIS.

Reste ; car je ne t'ai pas encore dit que, comme toi, j'aimais, et que, comme toi, j'avais besoin de pardon. Oui, j'aime une jeune fille dont tu as la voix douce et touchante.

ÈVE.

Quel souvenir il me rappelle !

LE MARQUIS.

Je l'aimais tant que, honteux de ma vie tachée de souillures, je partis pour me rendre digne d'elle.

ÈVE.

Seigneur, vous n'avez pas fait souffrir deux fois la mort à votre fils.

LE MARQUIS.

Je la reverrai bientôt, et je lui dirai : Ève, regarde-moi avec orgueil... Mais pourquoi frémis-tu ? Je te fais cet aveu pour que tu espères. L'amour m'a relevé, il t'a fait tomber ; nous avons droit tous les deux à la pitié, à l'indulgence, au pardon.

ÈVE.

Mais je n'ai pas besoin de pardon. Mon Dieu, faites-moi mourir sur-le-champ ou je parle !

LE MARQUIS.

Ce cri de douleur ! cette voix dont je combats à chaque instant le souvenir ! Ote ce voile ! je veux voir tes traits !

ÈVE.

Tu ne les verras pas dans ce monde. Adieu !

SCÈNE IX.

CAPRICE, LES PRÉCÉDENS.

CAPRICE, *soulevant le voile d'Ève.*

Regardez, monsieur de Kermare !...

LE MARQUIS, *reculant.*

Grand Dieu ! mes yeux me trompent ! Ce n'est pas moi ! ce n'est pas elle ! Toi ! ici à cette place !

CAPRICE.

Oui, c'est elle, monsieur de Kermare, celle que vous m'avez fait servir à genoux. Et si elle est ici, c'est par moi !

LE MARQUIS.

Ah ! c'est un rêve affreux ! Mais c'est pour être aimé de toi, Ève, que j'ai déchiré mes titres, que j'ai fait l'aumône de mes biens, que j'ai donné la liberté à mes esclaves. Je viens de répandre mon sang pour être aimé de toi, et voilà ma récompense !

ÈVE.

Seigneur, damnez-moi ! Tu vas savoir la vérité. Ce jeune homme qu'elle enferma impudiquement avec moi...

LE MARQUIS.

Tais-toi !

ÈVE.

Laissez-moi dire ! Frappé de mon excès d'amour pour toi, attendri par mes larmes...

LE MARQUIS.

Eh bien ?

ÈVE.

Il tomba à mes pieds.

LE MARQUIS.

Achève donc !

ÈVE.

Il y resta. Et après m'avoir fait jurer de ne jamais dire qu'il m'avait respectée, — que n'aurai-je pas juré

dans un pareil moment ! — il sortit, et je pus t'aimer encore. Mais, ô mon Dieu ! mon Dieu ! j'ai oublié ce qu'il vient de me dire. Il m'a dit que tu ne me croirais pas si je te faisais cet aveu. Réponds-moi : me crois-tu ?

LE MARQUIS.

Qui oserait te démentir ?

CAPRICE.

Moi ! tout ce qui vous entoure. N'y a-t-il pas ici ces jeunes seigneurs de Québec qui ne sont pas dans le secret d'une innocence à laquelle ils ne voudront pas croire ? Et les cent mille voix de cette ville fanatisée, qui donc les fera taire ? Et quand on étoufferait tous ces témoignages, il resterait encore celui d'un homme qui ne se laissera pas fléchir. Cet homme est ici, il sera partout. Il était venu de France pour avoir la réputation de celle-ci ; il l'a arrachée, il la rapporte toute palpitante en France. Vous lui avez pris son nom, monsieur de Kermare ; lui vous a pris votre bonheur...

LE MARQUIS, *portant involontairement la main à l'endroit de l'épée.*

Ah ! c'est le vicomte de Rosamberg ! Eh bien !

CAPRICE.

Et pas de vengeance possible, monsieur le marquis, car vous êtes quaker.

LE MARQUIS.

Oh ! mon Dieu !

CAPRICE.

Revenez donc d'une si belle joie, je veux la mienne. Je souffre, souffrez. Après avoir foulé aux pieds l'honneur de tant de femmes, vous ne pouvez rien pour sauver l'honneur de celle qui fut toujours pure. Voilà votre châtiment ! La foule vient, le peuple gronde, qui de nous trois va mourir ?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, DANIEL, LES JEUNES SEIGNEURS, puis
LE DUC DE KERMARE.

Le marquis de Kermare, en les voyant, rejette précipitamment le voile sur le visage d'Ève.

DANIEL, s'apercevant de son mouvement.

Il la condamne à l'exil, vous le voyez...

Le duc de Kermare entre et remet une lotte au Marquis.

LE MARQUIS.

Du vicomte de Rosamberg... (*Kermare lit tout haut.*)

« Monsieur le marquis, la prière des mourans est sacrée.
« Vous avez dû retrouver dans cette maison une jeune
« fille du nom d'Ève et dont vous êtes tendrement
« aimé, une jeune fille à qui j'ai fait jurer un jour, dans
« votre palais à Québec, de ne jamais dire que je l'a-
« vais respectée, de peur d'être éternellement ridicule.
« Dites à cet ange, dont je n'ai approché qu'avec le
« respect du frère pour la sœur, qu'elle prie pour moi.
« Je l'ai sauvée sur la terre, qu'elle me sauve dans le
« ciel!...

DANIEL, à Ève.

Sois encore ma fille...

LE MARQUIS, continuant sa lecture.

« Car parmi les batailles que j'ai gagnées, il en est
« une que vous avez oubliée, celle où j'ai été tué d'un
« coup de pistolet. »

On attend la détonation d'un coup de pistolet; le marquis de Kermare soulève à l'instant même le voile noir qui couvre Ève et il tombe à ses pieds. Tous les jeunes Seigneurs s'inclinent avec respect.

LE DUC.

C'est le dix-huitième-siècle qui finit.

CAPRICE.

Je vais m'endormir au bord du fleuve.

FIN.